

N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
o u
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S

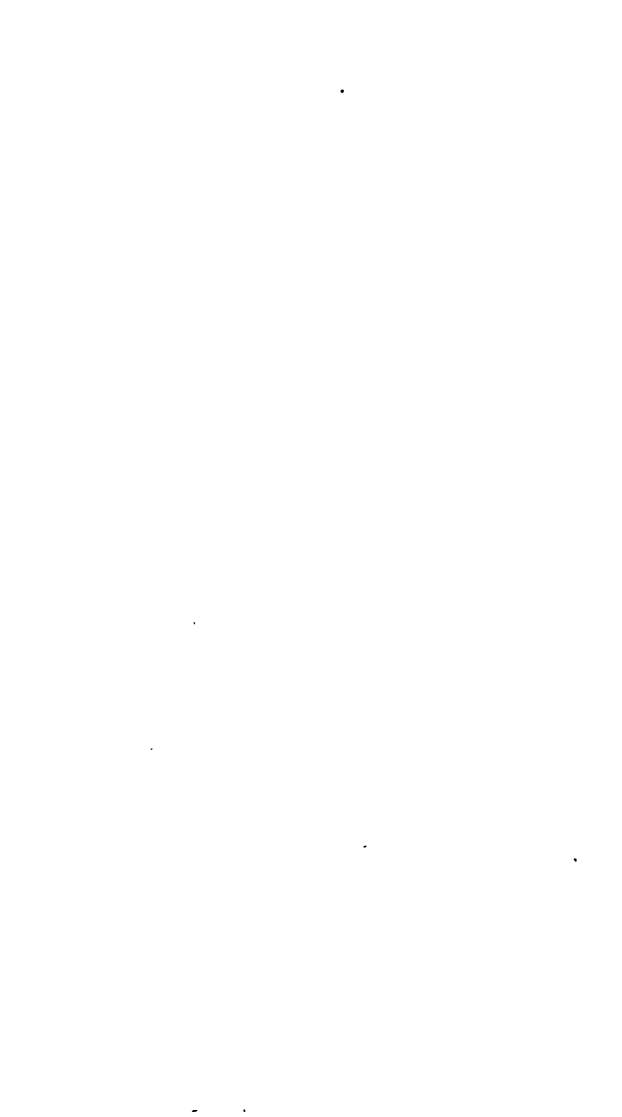
De l'Europe , & principalement de la Suisse.

D E D I É A U R O I.

、 M A R S 1780. 、



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.



I. *Shakespeare, tome V, Paris, 1779.*

Avec quelle avidité les littérateurs Français, à qui Shakespeare n'était encore connu que de nom & de réputation, ou par d'infidèles & timides traductions, n'ont-ils pas dû recevoir cet ouvrage ! En s'imposant une tâche aussi pénible, M. le Tourneur a mérité la reconnaissance du public, & s'est acquis une nouvelle gloire. Pour traduire Young & Shakespeare, il ne fallait pas être un homme médiocre ; & de semblables traductions, dans lesquelles on a su faire passer la chaleur, l'ame & la vie de leurs originaux, en conserver les traits & les couleurs,

A ij

en faïfir & en exprimer , pour ainfi dire , la phyfionomie , ne font pas de moindres titres à la réputation que des ouvrages dont on ferait foi-même l'auteur. On lira la traduction des Géorgiques aufli long-tems au moins que le poeme des Saisons. C'eft un grand mérite , & un mérite bien rare , que celui de tranfplanter ainfi , fans les endommager , des productions étrangères , qui femblaient ne pouvoir réuffir que dans le terrein & fous le climat natal.

C'eft ce qu'a tenté avec fuccès le traducteur original de Shakelpeare ; il a ofé nous le donner en françois , tel qu'il eft : il n'a point perdu fon air étranger , en paffant dans notre langue ; il la parle bien , mais il la plie à fon génie , à celui des tems & des perfonnages qu'il veut peindre : ce n'eft pas précifément le même langage que nous parlons. Je doute que Shakefpeare lui-même fe fût traduit autrement.

En voilà affez fur le mérite de la traduction ; difons un mot du poete favori des Anglois. On en a beaucoup parlé , & il en reffe beaucoup à dire.

Ses traducteurs dans leur préface l'ont fûrement trop exalté ; & lors même qu'il n'y aurait rien d'outré dans leurs éloges , le ton d'emphafe qu'ils prennent , empêcherait qu'on ne les écoutât. Au langage animé ,

mais simple, d'un enthousiasme vrai, ils ont substitué le style affecté de la déclamation. Si nos libraires Suisses réimpriment un jour cette excellente traduction, il faut espérer qu'ils retrancheront cette préface boursouflée.

Pendant que d'un côté on défiait ainsi sans façon Shakespeare, de l'autre M. de Voltaire se moquait, comme de raison, de cette nouvelle divinité. Il avait ses vues, en voulant décréditer cette traduction. Il sentait assez l'accablante supériorité de génie de ce Shakespeare, dont il est facile de tourner en ridicule les nombreux défauts; il comprenait bien qu'on s'apercevrait du parti prodigieux qu'il avait su tirer des ouvrages de ce fécond poète; il voulait s'efforcer de retenir le sceptre de Melpomene, que son siècle avait mis dans ses mains; la couronne commençait à chanceler sur sa tête. Il était tout naturel qu'il eût recours à ses armes ordinaires, à la plaisanterie, au persiflage. Il le fit, & il faut convenir que les traducteurs lui avaient donné beau jeu.

Mais on comprend aisément qu'il serait aussi injuste de juger Shakespeare sur des plaisanteries, que sur des exagérations: qui exagère & qui plaisante raisonnent aussi peu l'un que l'autre, & ne persuadent point.

Les journalistes, en rendant compte de

ces pieces , n'ont pas non plus apprécié à mon gré le mérite du poëte : il ne me semble pas qu'ils se soient placés dans le point de vue où il faut être pour le bien voir. Je trouve surprenant qu'il n'y en ait pas un seul qui ait vu tout cela comme je le vois.

Cette petite dissertation littéraire ne fera peut-être pas déplacée ici.

D'abord , pour juger sainement , mettons de côté Aristote , Horace , & nos regles d'unité , de tems & de lieu : car ce n'est pas de tout cela qu'il est question. Ne parlons pas de goût non plus : ne voyons ici qu'un génie abandonné à soi-même ; examinons ce qu'il a tiré de son propre fonds ; jugeons ses pieces uniquement d'après la nature , comme étant d'un genre absolument particulier , & fort différent de nos tragédies. Nous pourrions revenir ensuite à les comparer.

La seule regle que la nature ait révélée à Shakespeare son disciple , c'est l'unité d'intérêt & d'action ; elle est plus inviolablement observée dans ses pieces que dans la plupart de nos tragédies les plus régulières. L'action est quelquefois prodigieusement compliquée & d'une très-longue durée ; elle n'est pas toujours *simple* , si l'on veut , mais elle est toujours *une*. Imaginez l'action d'un poëme épique distribuée en actes & en scènes ; voilà l'unité d'action de Shakespeare.

Eleve, comme je l'ai dit, de la nature, c'est dans son sein fécond qu'il a puisé tous ses caractères. Aussi manquent-ils souvent de cette dignité tragique, que la nature ne leur donne point, dont nos auteurs n'osent s'écarter, & qui rendent nos tragédies si monotones. Chez lui, un roi n'est pas toujours roi; il s'égaie, il plaïsante, il se rabaisse; ses expressions sont quelquefois vulgaires; il n'est d'autres fois qu'un bon-homme.... c'est tout comme ici; au lieu qu'au théâtre français vous êtes dans un autre monde. C'est par cette raison que dans le poète Anglais, un roi ne ressemble point à un autre roi, un amant à un autre amant, une femme à une autre femme, un scélérat à un autre scélérat. Vous retrouvez en lui toute la variété, toute la richesse de la nature, parce qu'il la peint sans gêne, dans sa simplicité, dans sa vérité, dirai-je dans sa nudité? Elle n'ose se produire ainsi sur notre théâtre : elle y paraît toujours, sinon ajustée & parée, au moins à demi voilée, au moins cherchant à se présenter avec bienfaisance :

Pugnabat tunica se tamen illa tegi.

Voilà, si je ne me trompe, le grand mérite de Shakespeare, & en cela il n'a point d'égal : il est presque trop près de la nature,

comme nous nous en sommes trop éloignés.

En s'affranchissant des entraves que mettent à nos poètes les règles sévères de l'unité de tems & de lieu, Shakespeare s'est encore ménagé un grand avantage ; c'est de pouvoir mettre en action ce qu'il aurait été sans cela contraint de mettre en récit. L'action se développe toute entière sous les yeux du spectateur, & dès lors fait sur lui une impression bien plus vive, selon la maxime d'Horace :

Segnius irritant animos demissa per aures,

Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Mais de tems en tems Shakespeare abuse de cette facilité, pour présenter des objets trop bas, ou trop odieux.

Un autre avantage de ces pièces, c'est que l'intérêt n'y languit, ne s'y refroidit jamais un instant. Cela est aisé, dira-t-on. A force de transporter le spectateur d'un bout du monde à l'autre, à force d'accumuler les événemens, de resserrer en deux heures de représentation l'histoire d'une vie entière, qui ne viendrait à bout d'exciter l'intérêt ?.. Je n'ai rien à répondre à cela ; mais il n'en est pas moins vrai que de tous les poètes dramatiques, Shakespeare est le plus intéressant pour moi.

Maintenant, que chacun compare & décide à son gré : mais que chacun ne veuille

pas secouer le joug des regles , & composer des pieces dans le genre de Shakespeare. Le génie fait s'affujettir aux regles ; c'est réellement manquer de génie que d'avoir besoin de marcher sans frein. Voyez tous ces gens qui réclament contre les unités , qui viennent vous répéter les uns après les autres , que les regles ne servent qu'à gêner l'effort du génie : lisez leurs ouvrages , & jugez leur système.

Ce n'est pas assez , pour apprécier un poète tragique , de le considérer comme auteur dramatique ; il faut le considérer encore comme poète. Connaîtrait-on Racine , si on ne faisait aucune attention à son mérite poétique ?

Il faut avouer que ce n'est pas ici le côté brillant de Shakespeare : il y a en général beaucoup plus d'emportement que de poésie & de vraie chaleur dans son élocution ; souvent les expressions qu'il prête à ses personnages sont recherchées & bizarres ; les images qu'il leur fait employer sont ordinairement déplacées ; les figures qu'il met dans leur bouche , ont presque toujours quelque chose de contraint & d'exagéré. On ne pourrait dire qu'ils sortent de leur caractère : ils n'expriment que les pensées & les sentimens qu'ils doivent naturellement avoir ; mais il est assez rare qu'ils les expriment naturellement.

On pourrait indiquer, ce me semble, des rapports sensibles entre le style de Shakespeare, & le style de Sénèque le tragique.

Au reste, Shakespeare fait peindre. On en jugera par le morceau suivant, où il décrit un mont voisin de Douvres, qui est sur la gauche en arrivant de France, & qu'on appelle encore aujourd'hui le mont de Shakespeare.

“ O quelle terreur ! Comme la tête tourne en plongeant la vue au fond de cet abyme ! Le milan & la corneille qui volent dans les airs vers le milieu de la montagne, paraissent à peine de la grosseur de la cigale. Sur le penchant, à mi-côte, je vois un homme suspendu à des rochers, cueillant du fenouil marin... Le dangereux métier !... cet homme ne me paraît pas plus gros que sa tête. Ces pêcheurs, qui marchent sur la greve, ressemblent à des belettes qui trottent. Ce grand vaisseau là-bas à l'ancre, paraît petit comme sa chaloupe, & sa chaloupe comme la bouée qu'on finit d'apercevoir.. Jamais on n'entendit mieux le bruit des vagues froissées contre les stériles & innombrables cailloux des rivages... Je ne veux plus regarder ; ma raison se perdrait... »

Il est certainement difficile de faire une peinture plus vive & plus naturelle. On trouve de tems en tems dans Shakespeare

des traits de poésie de ce genre, qui sont admirables. Ainsi Timon, par exemple, dit de ses flatteurs : “ Ils étaient attachés à moi, comme les feuilles innombrables le sont au chêne qu’elles couvrent ; mais le souffle d’un seul hiver les a toutes secouées des rameaux où elles étaient attachées, & m’a laissé nu, exposé à toutes les fureurs de la tempeste... ”

Mais cessons une dissertation qui ne saurait intéresser que des littérateurs, & entreprenons de faire un

Extrait du roi Léar, tragédie.

Si je viens à bout de faire une analyse supportable de cette pièce très-compiquée, elle intéressera sûrement tous mes lecteurs. Elle confirmera d’ailleurs les observations que je viens de faire.

Le roi Léar n’est point un de nos rois de tragédie ; c’est tout simplement un vieux bonhomme fort sujet à la colère, qui a le cœur excellent & beaucoup meilleur que la tête. Ce n’est qu’un vieillard, tel que nous en voyons tous les jours. Pourquoi non ? Croit-on qu’un roi ne puisse pas avoir ce caractère ? Est-il pétri d’un autre limon que nous ? Est-il autre chose qu’un homme couronné ? Si ce personnage qui est dans toute la vérité des mœurs antiques, n’est pas fort imposant, il

n'en intéresse que davantage, parce qu'il est plus près de nous : on aime sa bonté, on est touché de ses maux :

Sunt lacrymæ rerum, & mentem mortalia tangunt.

On verra d'ailleurs combien l'infortune ennoblit ce caractère.

Ce roi, tel que je viens de le dépeindre, a trois filles, Gonerill, Régane, & Cordélie, entre lesquelles il a résolu de partager également ses états. Les deux aînées sont mariées ; Gonerill, au duc d'Albanie, que le roi paraît préférer à son autre gendre, & qui mérite de l'être ; Régane, au duc de Cornouailles ; Cordélie, la cadette, est recherchée en mariage par le roi de France, & par le duc de Bourgogne.

Avant que de faire le partage de ses états, Léar s'avise de vouloir que chacune de ses filles exprime l'attachement qu'elle a pour lui. L'hyperbole & l'emphase ne coûtent rien aux deux aînées [a]. Gonerill dit à son pere

[a] Je trouve singulier que mistress Griffith, commentatrice de Shakespeare, observe ici que de toutes les passions il n'y a que l'amour qui puisse employer & justifier ces expressions exagérées... Est-ce donc ainsi que les femmes pensent ? Ainsi donc, entre trois amans, elles pourraient bien

qu'elle l'aime plus tendrement que la vue de la lumière, l'espace & la liberté, d'un amour que la voix & les paroles ne peuvent rendre, & qui est au-dessus de toute expression. „ Régane, *formée des mêmes élémens que sa sœur*, trouve encore le moyen de renchérir sur elle, en ajoutant "qu'elle ne trouve sa félicité que dans ce sentiment unique. „ A l'ouïe de tous ces beaux discours, la naïve & sensible Cordélie se dit en elle-même : "Que pourra Cordélie ? aimer & se taire. „ Enfin son tour vient. Le bon vieillard, tout enchanté du pompeux galimathias de ses deux filles, & réjouï de leur vive tendresse, dit à la cadette : "Qu'as-tu à répondre ? Parle. „

CORDÉLIE; *d'un air timide & modeste.*
Rien.

LÉAR *surpris & offensé.* Rien ?

C. Rien.

L. Rien dans la bouche, rien dans le cœur ? Explique-toi.

Cordélie déclare que, nonobstant la soumission, l'attachement, le respect sans réserve, qu'elle conservera toujours pour le bon pere qui lui a donné le jour, qui l'a nourrie & aimée, elle ne saurait pourtant

juger avec tout aussi peu de discernement que ce pauvre roi Léar entre ses trois filles.

dire comme ses sœurs, qu'elle veuille l'aimer uniquement. « Sûrement je ne me marierai jamais pour donner à mon père tout mon amour. »

Cette explication ne satisfait point le vieux roi ; dans l'ingénuité de cette réponse il ne voit qu'orgueil ; il s'irrite :

L. Mais ton cœur est-il bien d'accord avec tes paroles ?

C. Oui, mon père.

L. Quoi ! si jeune & si peu tendre ?

C. Oui, mon père, jeune & vraie.

L. *en fureur*. A la bonne heure. Eh bien ! prends la vérité pour ta dot. Tu n'es plus ma fille.

Il la déshérite, partage entre ses deux sœurs le lot qui lui était destiné, & ne se réservant que d'être entretenu avec cent chevaliers, il abdique la royauté, ôte son diadème, & le partage entre ses deux gendres.

En vain le comte de Kent, plus sensé que son maître, veut essayer de changer sa résolution. Léar en courroux ne veut rien écouter ; il menace le généreux Kent ; Kent lui répond avec noblesse : « Vieillard ! que prétends-tu ? Esperes-tu que la crainte imposera silence au devoir, lorsque je te vois, séduit par de vaines paroles, immoler ta puissance à la flatterie ? L'honneur doit la vérité aux rois, quand la majesté tombe dans la démence.

Garde ta souveraineté... Je te réponds sur ma vie, que ta plus jeune fille n'est pas celle qui t'aime le moins : un son de voix timide & modeste n'est pas ordinairement l'écho d'un cœur vuide & insensible.

L. Sur ta vie, arrête-toi.

KENT. Je n'ai jamais regardé ma vie que comme un gage confié pour toi contre tes ennemis ; & je ne craindrai jamais de la perdre , lorsque ta sûreté y sera intéressée.

Léar dans sa fureur met la main sur son épée , & s'élancerait sur Kent, si ses gendres ne le retenaient : la disgrâce & l'exil sont le fruit du zèle courageux de ce fidele serviteur.

Cette scene suffirait pour faire connaître le génie de Shakespeare. Pourquoi les auteurs du Journal Encyclopédique la trouvent-ils si absurde ? Un vieillard qui a la prétention d'être aimé par-dessus tout de ses enfans , qui prend des exagérations pour de la sensibilité , le ton naturel pour de la froideur , l'ingénuité pour de l'orgueil ; un vieux roi qui , dans l'emportement de sa colere , se met en fureur contre un sage conseiller : qu'y a-t-il là qui ne soit dans la nature ?... Mais ce vieillard est un roi... Oui , mais un roi à l'antique , comme les rois d'Homere & des tragiques Grecs , qui se fâchent , querellent , & font des sottises , comme le bon roi Léar.

Le duc de Bourgogne, à l'instant où il apprend que Cordélie est déshéritée, renonce à l'épouser. Le roi de France plus désintéressé, plus amoureux, ne l'en aime que plus. "Elle est, dit-il, elle est elle-même sa dot. „ Elle part avec ce généreux époux.

Ses sœurs, restées seules, s'entretiennent des caprices de leur pere, de sa bizarrerie, & des moyens de prévenir ses boutades.

Avant la fin du premier acte, Gonerill, chez qui est alors son pere, ennuyée de lui & de sa suite, fait venir son intendant pour lui recommander de rebuter ce vieillard impatient à force d'indifférence, de dégoûts & de désagréments.

Malheureusement pour lui, dans le moment où il s'acquitte de cette fonction, le fidele Kent revenu auprès de son maître, sous un déguisement qui empêche Léar de le reconnaître, s'est engagé à son service. Indigné de l'insolence de cet intendant, il le frappe, le terrasse, le maltraite, & le chasse. Ce qui, pour n'être pas dans nos mœurs modernes & dans le costume de notre théâtre, n'en est certainement pas moins dans la nature.

Il y a dans la scène, où Kent s'engage au service du roi Léar, un mélange très-naturel de comique & de dignité, qui m'engage à la rapporter.

L. Qui es-tu, toi?

K. Un homme, seigneur.

L. Quelle est ta profession? Que veux-tu de nous?

K. Ma profession est d'être en effet tout ce que je parais, de servir fidèlement celui qui me donnera sa confiance, d'aimer l'homme qui est honnête, de converser avec celui qui est sage...

L. Qui es-tu?

K. Vraiment un bon & honnête homme, aussi pauvre que le roi.

L. Si tu es aussi pauvre pour un sujet qu'il l'est pour un roi, tu n'es pas riche. Que veux-tu?

K. Du service.

L. Qui veux-tu servir?

K. Vous.

L. De quel service es-tu capable?

K. Je suis en état de garder d'honnêtes secrets, de courir à pied, à cheval, de gâter une histoire curieuse en la racontant, & de rendre un message facile, tout uniment & sans façon.

Un autre suivant de Léar, c'est son *fol*, personnage qu'on ne trouvera pas tragique; mais c'est la peinture naïve des mœurs anciennes. Ce *fol*, à qui sa charge donne le privilège de parler très-familièrement au roi, & qui le nomme *noncle*, c'est-à-dire, *mon*

oncle, dit comiquement une foule de choses fort sensées, & reproche souvent à son vieux maître l'imprudence avec laquelle il s'est dépouillé de tout, en faveur de deux filles ingrates [a].

Gonerill, informée de la mésaventure de son intendant, vient reprocher à son pere ses bizarreries, son humeur emportée, les désordres que causent les gens de sa suite. Ici, ce pere trop confiant commence à exotier le plus vif intérêt. Quand on le voit, surpris de ce langage, demeurer immobile & muet d'étonnement; quand, recouvrant l'usage de la voix, il demande à Gonerill : *êtes-vous notre fille ?* Quand, dans l'égarement de la douleur & de l'indignation, il semble prêt à perdre la raison : où est l'homme froid, qui ne partage point son trouble ?

[a] Un seul mot me déplaît dans le rôle de ce fol. Il dit quelque part : *Insensé qui se fie au serment d'une courtisanne, ou à l'amitié d'un jeune homme !...* Eh ! à l'amitié de qui veut-il donc qu'on se fie ? A celle de l'homme fait, que l'expérience, les affaires, les intérêts divers, le train de la société, rendent si peu susceptible d'attachement ? A celle du vieillard, dont le cœur s'est fermé ? . . Ah ! si l'amitié n'est pas un vain nom, une chimere, elle est faite pour le jeune homme : il n'aime que trop ; c'est lui qui est trompé.

“ Quelqu’un me reconnaît-il ici ? „ Ce n’est point là Léar. Est-ce bien lui qui parle ? (*Il marche.*) Est-ce bien Léar qui marche ? Ses yeux sont-ils ouverts ? Il faut que son intelligence soit affaiblie , que sa raison soit tombée dans une léthargie... Moi éveillé ?.. Cela ne peut être... Qui peut me dire qui je suis ?

LE FOL. L’ombre de Léar [*a*].

L. Je voudrais approfondir... A en juger par les lumieres de la raison & de la réflexion, je pourrais m’être persuadé faussement que j’eusse des filles... Votre nom , belle princesse ?

Gonerill continue à se plaindre des chevaliers de la suite de son pere , & lui propose d’en supprimer cinquante. Le malheureux Léar , outré de l’ingratitude de sa fille , se met en fureur , & la maudit : “ O nature ! s’écrie-t-il , exauce le vœu d’un pere... Puisset-elle sentir combien la dent envenimée du serpent est moins cruelle , moins déchirante que la douleur d’avoir un enfant ingrat ! „ Il sort ensuite , en lui disant : “ Va , je ne te causerai pas d’embarras. Il me reste encore une fille. „ Tout cela est beau , naturel & pathétique , & l’émotion devient encore plus

[*a*] Il me semble que dans ce moment cette espece de plaisanterie devient tragique , attendrissante , & ne fait qu’augmenter l’émotion.

forte, lorsqu'on entend Léar, au moment de son départ, adresser au ciel cette prière si simple : "O ciel bienfaisant ! ne souffre pas que je devienne insensé ! Conserve mes sens dans le calme ! Je ne voudrais pas devenir insensé !", Cela me paraît déchirant.

Le duc d'Albanie désapprouve la conduite de sa femme qui daigne à peine lui répondre : on voit qu'il a un caractère bon, mais faible ; défaut qui trop ordinairement marche à la suite de la bonté, & en corrompt les effets.

Ici seulement finit le premier acte : le second se passe dans le château du duc de Gloucester, ami du comte de Kent. Régane & le duc de Cornouailles se sont rendus chez lui.

Kent, chargé de les prévenir de la venue de Léar, y arrive en même tems que l'intendant de Gonerill, qui apportait des lettres de sa maîtresse. Il lui cherche querelle & le frappe. On survient : Kent, malgré ses cheveux blancs, quoiqu'il se réclame du titre de serviteur du roi, nonobstant les représentations & l'intercession du duc de Gloucester, est enfermé dans des ceps, & laissé à l'entrée du palais.

C'est le premier objet qui frappe les regards de Léar à son arrivée : quel présage ! Il est saisi ; il questionne son envoyé.

L. Qui est celui qui s'est si étrangement

mépris sur la place qui te convient, pour te placer ici ?

K. C'est lui & elle, votre fils & votre fille.

L. Non.

K. Ce sont eux.

L. Non, te dis-je.

K. Eh ! oui, vous dis-je.

L. Ils ne l'ont pas osé ; ils ne l'ont pas pu ; ils n'ont pas pu le vouloir !

Et lorsqu'il fait tout, lorsqu'il ne peut plus en douter : " Où est, demande-t-il enflammé de colere, où est cette fille ? „

Il fait appeller sa fille & son gendre, qui, sous prétexte de fatigue & d'incommodité, refusent d'abord de le voir. Ce refus l'irrite : " Glocester ! dit-il fièrement, je veux parler au duc de Cornouailles & à sa femme. „

GLOCESTER. Seigneur ! je viens de les en informer.

L. *Informé ?*... M'entends-tu, homme ?

G. Oui, mon digne seigneur.

L. Le roi veut parler à Cornouailles. Un tendre pere veut parler à sa fille... Les as-tu *informés* de cela?...

Cependant Léar contient son courroux ; il s'efforce de se calmer ; il cherche à douter encore.

Régane vient ; il se plaint à elle de la dureté de sa sœur. " Je crois, lui répond froi-

dement Régane, que vous pourriez plutôt oublier son mérite qu'elle son devoir.

L. Tu dis?... Comment?...

Gonerill ne tarde pas à arriver. A son odieux aspect, Léar s'émeut, & s'écrie : "Quoi ! tu ne rougis pas en voyant ces cheveux blancs ?"

Régane prend le parti de sa sœur, & veut engager son pere à retourner chez elle.

"Retourner chez elle ? reprend Léar justement indigné. Que ne me persuades-tu plutôt d'aller servir cette femme détestée au dernier rang de ses esclaves ?

G. A votre choix, seigneur.

Léar à Gonerill. Je t'en prie, ma fille, ne me fais pas devenir insensé. Je ne veux te causer aucun embarras, mon enfant. Adieu, nous ne nous rencontrerons plus, nous ne nous reverrons plus... Mais cependant tu es mon sang, ma chair, ma fille... ou plutôt tu es un poison engendré de mon sang corrompu. Je ne veux rien te reprocher. Que l'opprobre vienne sur toi, quand il voudra ; je ne l'appellerai pas. Corrige-toi quand tu le pourras ; deviens meilleure à ton loisir. Je puis souffrir tout avec patience ; je puis rester chez Régane, moi & mes cent chevaliers. „

Régane prétend qu'il se réduise à vingt-cinq ; & quand il lui dit : "Je vous ai donné

tout ; cette fille dénaturée a la dureté de lui répondre. « Et il était bien tems. »

Il revient à Gonerill qui lui dit : « Qu'avez-vous besoin de vingt-cinq chevaliers?... Qu'avez-vous besoin de dix?... Même de cinq?...

RÉGANE. Qu'avez-vous même besoin d'un seul ?

L. Que parles-tu de besoin ? Le plus misérable mendiant a du superflu au milieu de sa pauvreté.... Il est un besoin plus vrai pour moi, c'est la patience. Accordez-la-moi, grands dieux !

Qu'ajouteraient ici à la dignité naturelle du rôle d'un pere outragé, la dignité factice des paroles, & le langage d'un roi ? Tout cela ne ferait qu'étouffer l'accent pathétique de la nature. Ici, je reconnais, j'entends sa voix ; j'oublie le roi, & je ne vois plus que le pere & le vieillard.

Léar se retire ; une tempête commence. Ses deux filles trouvent qu'il est bon de le laisser exposé à toute la violence de l'orage, pour le corriger de son opiniâtreté. En vain Gloucester touché du triste sort de son ancien maître, leur dit : « Hélas ! la nuit s'avance ; les vents commencent à souffler avec violence : à peine dans l'espace de plusieurs milles, peut-on trouver un seul buisson aux environs. » Il reçoit l'ordre de fermer ses

portes , & de ne laisser entrer personne.

Le troisieme acte est rempli d'affreuses, mais sublimes beautés. On voit une plaine couverte de bruyeres : l'éclair brille ; le tonnerre gronde. La fuite de Léar est dispersée : Kent rencontre un des gentilshommes du vieux roi , & l'aborde.

K. Quel être est ici encore avec cette affreuse tempête ?

LE GENTILHOMME. Un homme , dont l'ame est , comme le tems , pleine de troubles & d'orages.

K. Ah ! je vous reconnais. Où est le roi ?

LE G. Il dispute de fureur avec les éléments. Il dit aux vents d'enfler , de soulever les flots de l'Océan , jusqu'à entraîner la terre dans ses abymes , afin que la nature change ou s'anéantisse. Il arrache ses cheveux blancs , que l'impétueux aquilon emporte & dissipe sans pitié dans les airs.

Léar paraît lui-même ; au milieu de la tempête qui redouble , il semble voir avec une sombre satisfaction le bouleversement de la nature. Le feu des éclairs , la rage des vents & des ouragans , les éclats de la foudre , l'horreur de cette nuit orageuse plaît à son ame troublée. " Tonnerre affreux , qui ébranles tout ! s'écrie ce vieillard infortuné , au comble du désespoir , écrase le globe du monde !... Extermine tous les germes qui

produisent l'homme ingrat!... Orage! épuise tes flancs; épanche tes torrens de pluie & de feux!... Vents! tonnerre! tempêtes! vous n'êtes point mes filles. Elémens furieux! je ne vous accuse point d'ingratitude; je ne vous ai point donné un royaume; vous n'êtes point mes enfans; vous ne me devez aucune obéissance „ A-t-on jamais aussi bien rendu le cri du désespoir? Quelle sublimité dans ce mot! *Vous n'êtes point mes enfans.* Quel spectacle: qu'un roi sans asyle, chassé par ses propres enfans, errant ainsi dans l'obscurité d'une nuit d'orage, & dont la tête nue & couverte de cheveux blancs, est exposée à toutes les injures de l'air en tourmente! C'est maintenant que, ne voyant en lui qu'un pauvre & faible vieillard, le cœur se brise en pensant qu'il fut roi, & qu'il est pere.

Kent rejoint enfin son maître, & veut l'engager à chercher un abri. “ Rien de ce qui aime la nuit, lui dit-il, n'aime de pareilles nuits. Ce ciel en courroux épouvante les plus fiers hôtes des ténèbres, & les repousse dans leurs cavernes. Depuis que je suis homme, je ne me souviens pas d'avoir vu de pareils sillons de flamme, d'avoir entendu d'aussi effroyables éclats de tonnerre, au milieu du choc affreux de la pluie & des vents rugissans. La nature de l'homme est trop fai-

ble , pour supporter la violence de cette tempête , & tant de fléaux à la fois. „ Les beautés poétiques de cette description pittoresque , font sentir plus vivement toute l'horreur de la situation du déplorable Léar.

Rapportons encore sa réponse. Elle est sublime. La fièvre de la douleur a allumé son imagination ; elle anime ses discours : il semble que la majesté de la tempête qui l'environne , ait élevé son ame , & anobli ses pensées. “ Que les dieux puissans qui font gronder cet épouvantable fracas sur nos têtes , distinguent & frappent leurs vrais ennemis. Tremble , malheureux , qui renfermes dans ton sein des crimes ignorés & impunis ! Cache-toi , main sanguinaire de l'assassin ! Fuis , parjure ! Et toi , hypocrite , qui sous le masque de la vertu , commets l'inceste ! Frémis , scélérat , qui sous un voile d'humanité & de bienfaisance , attentes à la vie de l'homme ! Et vous , forfaits célés à tous les regards ! déchirez le voile qui vous couvre , & demandez grace à ces terribles héros de la justice divine ... *Pour moi , je suis un homme qui ai plus souffert de maux que je n'en ai fait.* „ Que la simplicité de ces derniers mots me paraît attendrissante !

Et lorsque Kent veut le conduire sous l'abri d'une chaumière au milieu de la plaine sauvage , combien le refus qu'il fait d'y en-

trer est naturel & touchant! „ Tu regardes comme un mal insupportable cette furieuse tempête qui nous pénètre jusqu'aux os. Oui, c'est un grand mal pour toi. Mais celui dont le cœur est en proie à une grande douleur, ne sent presque plus une peine légère... La tempête qui agite mon cœur, lui a ôté tout autre sentiment que celui qui le fait si violemment palpiter. (*Il met la main sur son cœur.*) L'ingratitude de ses propres enfans!.. N'est-ce pas comme si ma bouche mordait ma main, lorsqu'elle lui porte la nourriture?.. Dans une nuit si affreuse me repousser de leur maison, & fermer la porte sur moi! Sévis, tempête! j'endurerai tes fureurs... Dans une nuit aussi affreuse!... O Régane! O Gonerill! A votre bon & vieux pere, dont le cœur tendre vous a tout donné!... Oh! la frénésie tient à cette pensée. Ecartons-la. N'en parlons plus. „ Kent le presse d'entrer; il résiste encore. „ Je te prie, entre toi-même, & cherche ton bien-être. Cette tempête ne me laisse pas le tems de m'arrêter sur des idées qui me feraient bien plus de mal qu'elle. „ Il cede pourtant enfin. „ Eh bien! dit-il, je vais entrer... Je vais prier le ciel, & je dormirai après. „

Cependant la douleur trouble les pensées du malheureux Léar; sa raison s'égare; il tombe en délire. Du fond de la chaumière

fort un homme qui fait le possédé, qui n'est qu'à demi vêtu. Léar lui demande : « as-tu aussi donné tout à tes filles ? En es-tu réduit là ? ... Quoi ! ajoute-t-il, en s'adressant à sa suite, ses filles l'ont-elles réduit à cette extrémité ? » Et se retournant vers lui : « N'as-tu pu rien garder ? Leur as-tu donné tout ? ... » Puis, sans attendre sa réponse : « Eh bien ! que tous les fléaux, que les destins suspendent dans l'air, prêts à fondre sur les crimes des hommes, tombent sur tes filles ! » Kent a pitié de l'égarement de son maître : « Eh, seigneur ! il n'a pas de filles, lui dit-il. » « Quoi, traître ! s'écrie le vieillard en fureur, il n'a pas de filles, dis-tu ? ... Rien ne peut avoir réduit ce malheureux à cette profonde misère, que l'ingratitude de ses filles. »

Avec quelle vérité ce trait peint le délire d'une imagination frappée ! ... En se représentant cette scène, les yeux se remplissent de larmes... Que de bizarreries, que de défauts ne rachèteraient point, ne feraient point pardonner à un auteur des beautés si vraies & si saisissantes ! ... Je suis prêt à m'écrier aussi : *Ah ! si Longin avait lu Shakespeare.*

Glocester, ému du triste sort de son ancien maître, indigné de la barbarie de ses filles qui veulent sa mort, vient le trouver

en secret, pour l'avertir du danger qui le menace. L'infortuné vieillard vient de s'affoupir, après un accès, pendant lequel il croyait juger ses coupables & scélérates filles. Kent & son fol l'emportent endormi.

A son retour, Glocester trouve Régane & son mari, informés de la démarche qu'il vient de faire, & furieux contre lui. Edmond l'a dénoncé. Il faut faire connaître ce personnage.

C'est le fils illégitime du comte de Glocester [a]. Ce jeune homme, plein d'une ambition effrénée, ne reconnaît d'autre divinité que la nature : n'étant point retenu par la crainte des dieux [b], il se permet tout sans scrupule, pour satisfaire son ambition. Déjà, par ses artifices, il est venu à bout de supplanter Edgard, fils légitime du comte, de le rendre suspect à son pere, de

[a] Il est singulier qu'Edmond s'applaudisse d'être bâtard, & prétende qu'il doit en être plus vigoureux de corps & d'esprit. Il est plus singulier encore que le fameux Vanini ait eu la même pensée. Voici l'étrange vœu qu'il fait. *O utinam extra legitimum & connubialem thorum essem procreatus ! Ita enim progenitores mei in venerem incaluisſent ardentius, ac cumulatim affatimque generosa semina contuliſſent.*

[b] La piece est du tems du paganisme.

le faire déshériter. C'est cet Edgar, que nous avons vu, contrefaisant l'insensé, sortir de la chaumière abandonnée, où Léar allait chercher un asyle contre l'orage.

La même ambition effrénée vient maintenant de porter Edmond à trahir son pere. Cela est dans son affreux caractère.

C'est une scène horrible que celle où le duc de Cornouailles & sa femme reçoivent Glocester qui revient chez lui. Je ne conçois pas comment on peut la jouer.

Ils savent qu'il a envoyé Léar à Douvres, où vient de débarquer une armée de Français; que Cordélie, instruite par Kent du sort de son pere, envoie en Angleterre pour le venger.

Ils le font lier, l'interrogent avec la précipitation de la colere, l'injurient, ont l'indignité de lui arracher sa barbe & ses cheveux blancs. Enfin le féroce duc de Cornouailles lui arrache un œil. Glocester atteste vainement les dieux hospitaliers. "Oh! s'écrie-t-il douloureusement, que celui qui espere parvenir à la vieillesse, me donne du secours!" Un ancien serviteur du duc de Cornouailles veut s'opposer à la férocité de son maître, qui s'irrite, veut le percer, & reçoit lui-même une profonde blessure: c'est Régane qui tue ce généreux domestique. Cornouailles, quoique blessé, arrache encore à

son hôte l'œil qui lui reste, & le fait chasser du château. « S'il faut que cet homme prospère, dit, après qu'il s'est retiré, un des serviteurs témoins de cette action forcenée, je m'abandonne désormais sans remords à tous les crimes. Si cette femme, dit un autre, obtient une longue vie, & ne trouve la mort qu'au terme d'une paisible vieillesse, toutes les femmes vont devenir autant de monstres. »

On voit que cette scène révoltante a pourtant aussi ses beautés. Ce dernier trait, par exemple, est dans la nature, & je le trouve admirable.

Nous avançons lentement au travers de cette complication d'événemens, & nous ne faisons qu'arriver au quatrième acte de la pièce.

Gonerill est revenue chez son mari, accompagnée du scélérat Edmond, dont elle est amoureuse. Ainsi, lorsque le bon duc d'Albanie lui reproche avec une vive indignation l'infamie de sa conduite envers son père, elle s'en embarrasse fort peu, & lui répond d'une manière ironique & méprisante.

Un messager vient leur apprendre que Cornouailles est mort de sa blessure. Vous existez donc, dit le duc d'Albanie, en levant les yeux au ciel, vous existez au-dessus de nous, vous, juges invisibles, qui vengez si

promptement les crimes que l'homme commet sur la terre!

Revenons à Léar. On l'a conduit au camp des Français. Sa fille Cordélie y est; mais il ne veut pas la voir: l'ingratitude de ses deux autres filles lui a fait sentir combien il avait été injuste à son égard.

Il est toujours dans le délire. Un médecin, chargé par Cordélie de le traiter, lui a donné des remèdes assoupissans. On l'apporte sur le théâtre endormi dans un fauteuil. Cordélie s'approche de son père, se penche tendrement sur lui, & déplore le crime de ses sœurs: "Quand tu n'aurais pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû exciter leur pitié? Ce visage respectable était-il fait pour être exposé à la fureur des vents, sous les coups effrayans du tonnerre, dans les feux rapides & croisés de ses terribles éclairs? Étais-tu fait pour passer la nuit tête nue & sans abri dans l'abandon & le désespoir?"

Léar se réveille & fixe les yeux sur la sensible Cordélie: il ne fait où il est; il ne fait qui il voit; son âme est troublée: "Que vous êtes cruels de m'arracher du tombeau! (*à Cordélie*). Toi, tu es un ange dans le sein du bonheur: mais moi, je suis attaché sur une roue de feu; mes larmes brûlantes font du plomb fondu sur mes joues.

C.

C. Me reconnaissez-vous, seigneur?

L. Vous êtes un esprit, je le fais; quand êtes-vous décédée?

C. Encore de l'égarement!...

L. (*revenant à soi par degrés.*) Où ai-je été? Où suis-je?... Je revois la belle lumière... Oui, c'est la clarté du jour... Je suis étrangement abusé! Je mourrais de pitié, si je voyais un autre homme dans l'état où je suis... Je ne fais ce que je puis affirmer; je n'ose jurer que ce font là mes mains... Voyons!... Je sens cette épingle me piquer; je la sens... Je voudrais bien être certain de mon état!

C. (*se jetant à genoux.*) Oh, regardez-moi, seigneur! Etendez sur moi votre main pour me bénir. (*Léar se met aussi à genoux devant elle.*) Eh, non, seigneur! ce n'est pas à vous à vous mettre à genoux.

L. Oh! je vous prie, ne vous moquez pas de moi. Je suis un pauvre & faible vieillard; j'ai passé mes quatre-vingts ans; & pour parler sincèrement, je crains de ne pas jouir tout-à-fait de mon bon sens... Il me semble que je vous connais... Cependant je doute; car en bonne foi, je ne fais où j'en suis, & toute ma mémoire ne peut se rappeler d'où me viennent ces vêtemens; j'ignore en quel lieu même j'ai logé la nuit dernière... Oh! ne riez point de moi: car, comme il est vrai

que je suis homme, je prends cette dame pour ma fille Cordélie.

C. (*avec transport.*) Vous ne vous trompez pas; je suis Cordélie.

L. (*essuyant les larmes de sa fille.*) Vos larmes mouillent-elles?... Oui, en vérité!... Ah! je vous prie, ne pleurez pas... Si vous avez du poison préparé pour moi, je l'avalerai. Je fais bien que vous ne m'aimez pas... Car vos sœurs, autant que je me le rappelle, ont été cruelles envers moi. Vous avez sujet de me haïr, vous!... Elles n'en avaient aucun. „

Il n'est pas besoin de relever les beautés & le naturel de cette scène. Qui peut n'en être pas ému?

Le comte de Glocester est aussi venu à Douvres. Un mendiant qui le conduisait, l'a remis à son fils Edgar, qui, sans être connu, lui sert de guide. Ce vieillard désespéré voulait se précipiter du sommet d'une colline. Edgar feint de l'y conduire & de le quitter : puis se rapprochant & changeant de voix, il persuade au comte que sa vie ne peut avoir été préservée que par une protection spéciale des dieux. Le comte dans cette persuasion se résigne à vivre.

Après l'avoir ainsi sauvé de lui-même, Edgar le délivre d'un autre danger. Le malencontreux intendant de Gonerill les ren-

contre, & sachant que la tête du comte est à prix, il l'attaque : Edgar défend son pere, & tue ce vil agresseur.

En expirant, il charge son vainqueur de remettre à Edmond une lettre de son indigne maîtresse, qui l'exhorte à se défaire du duc d'Albanie, afin qu'elle puisse l'épouser.

Edgar dans le cinquieme acte remet cette lettre au duc d'Albanie & disparaît.

Cependant Edmond, à la tête des troupes de Régane, qui est devenue la rivale de sa sœur, s'est joint aux troupes du duc d'Albanie ; il a combattu avec autant de succès que de valeur : l'armée française a été défaite ; Léar & Cordélie sont prisonniers.

Edmond les envoie en prison, & donne des ordres secrets de s'en défaire.

Le duc prétend qu'ils lui soient remis. Edmond répond comme s'il n'avait aucun compte à rendre, & les deux infernales sœurs le soutiennent contre le duc indigné de son audace.

Bientôt Régane se trouve mal ; Gonerill, pour se défaire de cette dangereuse rivale, l'a empoisonnée. Convaincue à son tour par sa lettre que son mari lui présente, elle sort & se poignarde.

Le duc traite ensuite Edmond de traître : Edmond le défie. Ils allaient se battre, lorsqu'Edgar, sans se faire connaître, se présente

armé pour combattre au lieu du duc. Edmond succombe; & avant que d'expirer, il avoue tous les crimes.

Edgar se fait connaître : on apprend de lui que c'est seulement depuis une demi-heure qu'il s'est découvert à son malheureux pere, qui, trop faible pour soutenir une si vive émotion, est mort à la fois de tristesse & de joie.

Enfin on se souvient de Léar & de Cordélie, oubliés pendant ces momens de trouble : on court à eux : il est trop tard, on a déjà étranglé Cordélie.

Quelle scène désolante, que celle où ce pauvre vieillard tenant sa fille morte dans ses bras, entre sur la scène, en poussant les cris du désespoir !

« Hélas ! hélas ! hélas !... Vos cœurs sont-ils de marbre & vos yeux de fer ? Si j'avais vos voix, je briserais de mes cris la voûte du firmament... Je l'ai perdue pour jamais !... Oh ! je fais distinguer si un homme est vivant ou s'il est mort. Elle est insensible comme la terre. Donnez-moi un miroir. Ah ! si son haleine en ternit la surface, elle vit encore.

K. Etait-ce là l'issue promise à notre espoir ?

L. (*passant une plume devant les lèvres de Cordélie.*) Cette plume s'agite... Ah ! elle

vit !... Oh ! si elle vit , ce bonheur expie tous les chagrins que j'ai jamais sentis.

K. (*à genoux.*) O mon bon maître !

L. Eloigne-toi , je te prie.

EDGAR. C'est le noble Kent , votre ami.

L. Malédiction sur vous ! Vous êtes tous des traîtres , des assassins. Je l'aurais pu sauver ; maintenant elle est perdue pour moi , pour jamais !... Cordélie ! Cordélie ! attends un moment... Ah ! que dis-tu ?... Sa voix était si douce , si gracieuse , si modeste ! Toutes les qualités d'une femme accomplie , elle les possédait... J'ai tué l'esclave qui t'a ôté la vie.

UN GENTILHOMME. Cela est vrai , il l'a fait.

L. N'est-ce pas , ami ?... J'ai vu le jour où je les aurais fait tomber tous sous ma bonne épée. Je suis vieux à présent , & tous ces malheurs achevent de m'accabler. „

On veut lui faire reconnaître le fidele Kent , & cela ne paraît point l'émouvoir. On lui dit que ses filles aînées sont mortes dans le désespoir ; il répond avec indifférence : *oui , je le crois* ; comme s'il s'agissait d'une chose qui lui fût étrangère. Mais , quand on apporte le corps de son fol , qui est aussi mort , cette vue renouvelle sa douleur : “ O ! vois , vois , s'écrie-t-il , mon pauvre serviteur aussi étranglé ! plus de vie !... Quoi ! le plus vil

reptile de nos foyers goûte la vie, & toi, tu ne vivras plus, tu ne viendras plus, jamais, jamais, jamais ! „

Montrant ensuite son fol : « Voyez - le, dit-il ; & se retournant vers sa fille : voyez-la, voyez ses levres, regardez, regardez !... „ Il succombe enfin d'aliénation & d'épuisement sur le corps de sa fille. Et comme Edgar s'approche & lui dit : « Seigneur ! ouvrez les yeux ; ah ! s'écrie douloureusement le comte de Kent, laissez - le mourir en paix ! „

Kent lui-même n'échape pas à la plume meurtrière du poète. Lorsque le duc d'Albanie veut l'inviter à gouverner sous lui, il lui fait cette réponse : « J'ai un voyage à faire dans peu, seigneur. Mon maître m'appelle ; je ne puis refuser de le suivre. „

De tous les acteurs principaux, il ne reste donc qu'Edgar & le duc d'Albanie. Léar & ses trois filles, Glocester, Kent, Edmond, le duc de Cornouailles & un de ses serviteurs, l'intendant de Gonerill, & le fol de Léar, voilà onze victimes, si je compte bien, qui tombent sous le poignard de Melpomene.

Si l'on trouve cet extrait bien long, je prierai le lecteur de considérer que c'est l'extrait de 256 pages, & que je n'ai pas dû le

faire sec & décharné, parce qu'il fallait faire connaître le génie de Shakespéare.

Je crois maintenant que chacun peut en juger ; & il me semble que, selon le jugement qu'on en porterait, je pourrais aisément favoir ce que je dois penser du caractère de quelqu'un.

Que faut-il être pour trouver Shakespéare insupportable ?

Que penser de celui qui le lit avec indifférence ?

Que feront ses admirateurs ?

Voilà trois questions que je propose ; elles sont faciles à résoudre.

II. *Le Café politique de Londres, ou Pasquin dans la loge des Anti-Gallicans à Londres.* 1780.

III. *Testament politique de l'Angleterre.* 1780.

Ces deux petits ouvrages sont du même auteur ; mais ils sont bien éloignés d'avoir le même mérite. Le premier est une mauvaise, & le second une bonne plaisanterie.

Combien l'espace qui sépare ces deux genres de plaisanterie, est étroit ! Un peu trop d'exagération, un style fort négligé, le ton d'un homme qui ne veut que faire rire, sont

dégénérer la plaisanterie en bouffonnerie.

Je ne ferai pas à l'occasion de ces deux brochures un traité de la bonne plaisanterie. Il seroit pourtant très-utile de nos jours, où chacun se croit obligé d'être plaisant, sous peine de paraître infociable ou sans esprit.

Que de mauvais plaisans a produit cette malheureuse mode ! Pas une sociéte où quelques - uns de ces insectes incommodes n'étourdissent les gens sensés de leur bourdonnement, & ne tourmentent quelqu'un de leurs piquures. On a fait un *Essai sur les moyens de plaire* : n'en fera-t-on point un sur l'*art de plaisanter*, qu'on pourrait bien plus aisément réduire en principes ? Je le souhaite. En attendant, on me permettra de disserter un peu, selon mon usage.

On pourrait distinguer sagement dans la plaisanterie *la matiere & la forme*.

Il y a des sujets si sérieux, qu'ils semblent ne devoir jamais être traités que sérieusement. J'avoue cependant que, si la plaisanterie est vive, légère, ingénieuse, fondée, & agréablement exprimée, je ne vois guere de cas où l'on ne puisse s'en servir, où elle ne devienne tout au moins excusable ; en sorte que je serois fort embarrassé, si l'on me proposoit cette question : *Ne peut-on pas plaisanter de tout ?*

Dans la circonstance présente, par exem-

ple, on est peut-être un peu choqué qu'un Français se mette à plaisanter l'Angleterre; & certainement, si c'est sur le ton du *Café politique*, on a raison: mais si c'est sur le ton du *Testament politique*, il me paraît qu'on aurait tort. Ici donc, comme en plusieurs autres choses, la forme est, si je ne me trompe, plus essentielle que la matière.

S'il est quelque chose de sérieux au monde, c'est la religion sans doute; & cependant si ses graves défenseurs avaient eu un ton de bonne humeur, non-seulement ils n'auraient pas manqué au respect que mérite un tel sujet, mais ils auraient défendu cette cause avec plus d'avantage & de succès.

Quant à la forme, on fait assez que la vivacité & la faillie sont en ce genre un si grand mérite, qu'en leur faveur on pardonne tout.

On fait encore que, plus la plaisanterie est légère & voilée, pourvu qu'elle ne devienne pas entortillée & trop peu sensible, plus elle plaît à l'esprit.

Mais il y a deux choses auxquelles on ne fait pas, selon moi, assez d'attention.

D'abord, il faut peut-être que la plaisanterie soit exprimée avec aisance, avec agrément, & même avec une sorte d'élégance. Si l'on croit qu'il suffise, pour amuser, de dire une chose plaisante, on se trompe; il

faut la dire bien, choisir ses expressions, soigner son style. Négligez cette précaution, vos plaisanteries, sur - tout écrites, auront toujours je ne fais quel ton désagréable, sec, & de mauvaise éducation. Je ne fais si ce n'est point par ce mérite que la bonne plaisanterie diffère le plus sensiblement de la mauvaise.

J'observe encore que, pour rendre la plaisanterie agréable à des personnes de bon sens, il faut qu'elle ait, si je puis parler ainsi, *un fond* de pensée. Celui qui plaisante n'est pas plus dispensé d'avoir réfléchi, que celui qui raisonne. Quoi de plus fade & de plus insupportable que ces plaisanteries *en l'air*, qui ne supposent aucune connaissance de ce dont on parle, que chacun peut faire, excepté ceux qui ont l'esprit solide ? La plaisanterie ne doit jamais qu'accompagner ou assaisonner une idée, & une idée qui vaille la peine d'être exprimée. Si j'ai raison, beaucoup de gens se mêlent de plaisanter sans en avoir le droit : car alors il faut avoir réfléchi, pour plaisanter comme il faut.

Venons à nos brochures.

Je ne dirai qu'un mot du *Café politique* : l'auteur convient que c'est une caricature, & c'est tout dire.

Que des Anglais possédés de la manie de la politique, s'assemblent à Londres dans un

café, sous la présidence d'un certain *Bate*, auteur du *Morning-post*, gazette où les Français sont fort maltraités; que le nom de ce *Bate*, malheureusement pour lui, se prononce *Bête*; qu'il veuille prouver à un négociant ruiné la richesse de l'Angleterre par l'énormité de sa dette, & des impôts auxquels elle est forcée d'avoir recours pour en payer les intérêts (a); que les membres de cette cotterie aient pour statuts l'impolitesse & la haine des Français; qu'ils délibèrent gravement sur l'état présent des affaires; que l'un soit d'avis d'aller s'établir au Bengale, l'autre de se laisser battre pour s'assurer le secours des puissances du nord: tout cela n'est, ce me semble, ni intéressant, ni ingénieux, & n'a pas dû coûter beaucoup à l'auteur. Pour s'en amuser, il faut vouloir à tout prix rire des Anglais.

Pasquin qu'on a reçu dans cette cotterie, & qu'on y appelle *Paskinn*, opine le dernier de tous. Selon lui, l'Angleterre est ruinée sans ressource: mais ce qui doit la consoler de perdre sa puissance, c'est que cette décadence fera fleurir les arts, les sciences & les lettres, jusqu'ici très-négligés par les An-

(a) C'est une plaisanterie telle quelle contre le système singulier de M. Rilliet de Geneve, dont j'ai rendu compte dans le Journal de novembre.

glais. On peut pardonner à Pasquin d'ignorer combien de philosophes célèbres, de grands poètes & de bons écrivains l'Angleterre a produits : mais lui pardonnera-t-on de faire une plaisanterie aussi peu gaie, aussi peu saillante ?

Laissons là cette brochure, qui n'a tout au plus que le mérite du moment, & qui ne saurait plaire qu'à des Français : peut-être n'en ai-je déjà que trop parlé.

Il n'en est pas de même du *Testament politique*, il mérite l'attention du public.

On y suppose l'Angleterre à l'extrémité, désespérant enfin de son état, malgré les consolations (a), les remèdes & les pronostics toujours favorables de son médecin *Tantmieux* le lord North. Expirante, elle fait un humble aveu de ses fautes, & met ordre à ses affaires.

Elle commence par convenir que c'est à tort qu'elle fut si fière de son origine. "A quelqu'époque qu'elle remonte, elle ne fut pas brillante. Des sauvages errans dans mes épaisses forêts, subjugués successivement par tous les aventuriers qui se présentèrent, voilà la noble tige de ces fiers Bretons qui

(a) " Boèce, dit l'auteur, n'a jamais écrit plus éloquemment sur les consolations dans les adversités, que lord North. „

insultent aujourd'hui à tout l'univers... Ma naissance est fort équivoque... Mon berceau fut chargé de chaînes. „ A peine l'Angleterre est-elle connue, que César lui fait porter des fers, & exagere sa conquête. “ D'un trait de plume il peupla cette isle déserte; il transforma les misérables pâtres, à la chasse desquels il allait en bataillons nombreux. Ses imbécilles contemporains ont cru ce roman, parce qu'ils étaient trop loin de moi; & la bonne postérité y croit encore, parce qu'elle est loin de lui; & voilà comme se perpétue le mensonge. „ Des essaims d'étrangers, un mélange confus de nations sauvages, quelques colons Romains débarquèrent sur les côtes de la Grande-Bretagne, & se confondirent avec les peuples grossiers qui l'habitaient.

Cet assemblage informe de barbares s'accoutuma insensiblement à l'esclavage de Rome, l'aima, le regretta même, dit-on.

Bientôt l'invasion des Saxons les délivra du fardeau de la liberté.

Une nuée de Danois affamés fondit ensuite sur cette isle, toujours asservie à une domination étrangère. Ils renversèrent lestement l'heptarchie saxonne. Alfred fit enfin triompher les barbares du Rhin des barbares de la Baltique. “ C'était un grand homme; car il traduisit la Bible en saxon, & pinçait de la harpe. „

Bientôt après, l'isle changea encore de maîtres, & devint la proie d'un bâtard Saxo-Franco-Normand, du fameux Guillaume le Conquérant. « Ce Guillaume aimait beaucoup ses sujets : pour leur épargner des veilles & des fatigues, il leur ôta leurs armes, & les faisait coucher à l'entrée de la nuit. »

Telle est la tige d'où sortent ces fiers Anglais, « qui se pavanent, & se regardent comme le premier peuple du monde. »

A cet aveu sincère succède l'aveu bien plus humiliant de ses extravagances, de ses fautes, & des horreurs qui souillent son histoire.

D'abord on voit les tems du servage féodal, où, « tandis que les rois pillaient en gros leurs peuples, les baronets, dans leurs guérites fortifiées, qu'ils appelaient *châteaux*, volaient en détail leurs serfs. »

Après cela vient, au onzième siècle, la frénésie religieuse des croisades, dont l'Angleterre n'eut cependant qu'un accès. « Mes barons aimaient mieux guerroyer dans leurs garennes désertes, que courir la Palestine. »

Ensuite, longue lutte des barons contre l'autorité royale, soulèvement des paysans contre la noblesse, rois détrônés, sang répandu en abondance, querelles & troubles sans fin.

Puis, la fameuse guerre pour la succession à la couronne de France; folie qui pen-

dant si long-tems épuisa l'Angleterre d'hommes & d'argent.

Les guerres civiles & les divisions intestines eurent leur tour. Une foule d'horreurs, de massacres, d'assassinats, de révoltes, de trahisons, furent le fruit des prétentions contraires des maisons d'Yorck & de Lancastre. Pendant deux siècles & demi, les deux partis déchirèrent & ensanglantèrent la malheureuse Albion, "pour savoir qui régnerait sur le peuple penseur & libre."

D'autres crimes déshonorent des tems plus récents. Sous le tyran Henri VIII, persécutions religieuses; soumission aveugle & lâche, patience honteuse & inépuisable d'un peuple esclave. Le parlement condamne les catholiques, & adopte la nouvelle religion que forge à son gré le despote. Marie monte sur le trône, & le royaume redevient catholique. Elifabeth regne, & les catholiques sont de nouveau pros crits.

Le meurtre de l'infortuné Charles premier n'est pas oublié, ni le pouvoir absolu de l'hypocrite Cromwel, ni l'inconstance avec laquelle ceux qui avaient rappelé son fils Charles II, chassèrent quelque tems après le faible Jacques II, & persécutèrent ses partisans.

Guillaume engagea l'Angleterre dans les guerres du continent, & Anne suivit son sys-

tème. « L'heureux Marlborough y acquit de la gloire : elle fut peut-être l'ouvrage des circonstances. A Blenheim, il battit un aveugle ; à Ramillies, il n'eut en tête qu'un courtisan dévot... Au milieu de cette prospérité, ma dette augmentait, mon peuple était surchargé d'impôts, & mon commerce languissait. »

Autre guerre contre les Espagnols en 1738, pour conserver le noble privilège d'approvisionner malgré eux leurs colonies.

En 1740, on se bat pour la succession de l'Empire ; l'Europe est en feu : aussi-tôt l'Angleterre qui n'y devait prendre aucun intérêt, veut se mêler de ce sanglant débat. « Enfin, après trois ou quatre batailles meurtrières, on convint à Aix-la-Chapelle de laisser les choses à peu près au même état qu'avant la guerre, ce qui prouve qu'elle avait été fort utile ; & on fit un beau traité bien équivoque, que chacun se promit *in petto* de violer à la première occasion. Elle ne tarda pas à se présenter : un débat survenu pour quelques pouces de terrain entre deux puissances qui possédaient chacune plus de mille cinq cents lieues, embrasa l'Europe & l'Amérique, tandis qu'en Asie on ne cessait de se battre, pour savoir qui fournirait seul des toiles peintes. »

Ainsi voilà une nouvelle guerre, en 1756, entreprise

entreprise par des raisons de commerce. Mais elle fut glorieuse ; une paix avantageuse la termina : l'Angleterre , triomphante par le génie de Pitt , fut la souveraine des mers.

Cette prospérité même a causé sa perte. Elle reconnaît ici qu'elle en a abusé avec cet orgueil insolent , avant-coureur ordinaire de la ruine des nations ; qu'elle a insulté toutes les puissances de l'Europe ; que , tyrannique à l'égard de ses propres sujets , elle les a traités avec une injuste dureté. Pourquoi imaginer sans cesse de nouveaux impôts ? Pourquoi vouloir absolument “ les assujettir à se pourvoir dans les magasins des monopoleurs, des feuilles ameres de cette plante orientale que le luxe européen a convertie en besoin ? ” (*a*)

Cette dernière injustice a comblé la mesure des iniquités de l'Angleterre ; elle a porté le coup mortel à sa puissance.

La patience des Américains se lasse : “ Boston leve la tête , & les ministres pâlissent.... On décide que les colons doivent être esclaves ou périr... Des freres se croisent contre

[*a*] C'est le thé. Au reste , la phrase est élégante , mais point exacte. Je ne crois pas qu'on puisse jamais dire qu'une *plante ait été convertie en besoin* : c'est son usage , & non pas elle , qui se change en besoin.

des freres : Boston n'a plus de métropole, & je n'ai plus d'enfans. » C'est des suites de cette guerre funeste que l'Angleterre expire.

Cette histoire critique de la Grande-Bretagne, écrite avec élégance, avec enjouement, avec rapidité, est assurément amusante, & se fait lire avec plaisir. Voilà, si je ne me trompe, le ton de la bonne plaisanterie.

Mais une réflexion se présente bien naturellement à l'esprit. Quand l'heure de la mort arrivera pour les autres puissances de l'Europe, quand elles feront à leur tour une confession générale, & qu'un notaire satyriquement ingénieux se sera donné la peine de rédiger aussi leur *Testament*, se trouveront-elles avoir la conscience bien moins chargée ? J'en doute fort. Pour peu que le confesseur de la France soit sévère, la liste de ses péchés ne sera sûrement ni moins longue, ni moins grave.

Après avoir ainsi mis ordre à sa conscience, la testatrice en vient à ses affaires temporelles, & s'occupe d'abord de cette effrayante dette nationale, contractée par Guillaume pour faire la guerre à la France, & dès lors continuellement accrue jusqu'à la somme de cent quatre-vingt-dix millions de livres.

Tout bien considéré sur ce sujet, l'Angleterre croit pouvoir se déterminer sans scrupule.

pule à se décharger d'un fardeau si lourd par une banqueroute ; remede un peu violent , si l'on veut , mais nécessaire.

Et que deviendra l'honneur de la nation ?.. Bon ! l'honneur ! il s'agit bien de cela ! Il doit présider sans doute aux conventions des particuliers : mais on fait assez que , lorsqu'il est question des états , c'est toute autre chose. “ S'est-on jamais fait le moindre scrupule de violer les traités les plus sacrés ? „

Mais la Hollande jetera les hauts cris. .. Il lui siérait bien !... elle qui doit tout à l'Angleterre , ses richesses , sa puissance , son existence même , & qui , maintenant que sa bienfaitrice est aux abois , s'obstine à garder une ingrate & perfide neutralité ! Et sera-ce les appauvrir ? “ Qu'ont-ils besoin de cet immense capital , ces mangeurs de légumes & de fromage , ces jeûneurs sempiternels ?... C'est forcer le coffre d'un avare qui n'en a aucun besoin. „

Et que dire à ces bons Suisses , dont la confiance se verra trompée ?... Que c'est un bien pour eux. “ L'or est un poison. Comme Mithridate , je me suis familiarisée avec lui ; mais ce poison a insensiblement dérangé mon organisation , dont tous les remedes ne peuvent réparer le délabrement... En versant dans mon sein les trésors qu'ils tiraient des autres nations , ils se débarrassaient (donc)

d'un poison violent... A la fuite de cet or-
 marche le peuple errant, qui en fait un tra-
 fic; les dissipateurs, qui corrompent les fil-
 les, s'enivrent, & détruisent la belle simpli-
 cité des mœurs... en un mot, tous les vices,
 tous les crimes réunis... Qu'un nouveau
 Lycurgue, s'élevant chez eux, enfouisse ou
 me confie (a) toutes ces richesses meurtrie-
 res... Et les treize cantons, conservant leur
 liberté, leur pureté, d'âge en âge, serviront
 d'exemple au reste de l'Europe, qui les ad-
 mirera sans les imiter, & de texte éternel
 aux faiseurs de systèmes politiques... J'aime
 trop les Suisses, pour leur rendre un argent
 funeste, qui ne servirait qu'à les corrompre :
 je sacrifie la bonne foi, dont je me suis tou-
 jours piquée, à mon amitié, à mon amour
 de l'humanité & de la liberté; & si l'on m'ac-
 cuse de peu de délicatesse à remplir mes en-
 gagemens, au moins le beau motif qui me
 guide me servira d'excuse. »

J'ai cru devoir transcrire ce morceau in-
 téressant & bien écrit. On ne fait presque si
 l'auteur plaïsante, ou s'il veut raisonner sé-
 rieusement :

Sic veris falsa remiscet.

(a) L'alternative est plaïsante. Horace avait
 dit plus sérieusement : "*Aut in Capitolium, aut
 in proximum mare, feramus opes.*"

Quoi qu'il en soit, nous voilà remboursés, sinon en argent, du moins en belles raisons. Quant aux Français & aux Espagnols, l'écrasement de leur rivale les consolera. Et pour les particuliers Anglais, la diminution des impôts & la simplicité future de l'administration les dédommageront amplement de cette perte. Ainsi tout le monde sera ou devrait être content.

Ce petit article une fois consciencieusement arrangé & bien en règle, le reste des opérations *testamentaires* ne souffre pas de grandes difficultés.

L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande demeureront unies, & ne formeront qu'un seul état : la nature même l'a voulu. Mais plus de distinctions, plus de privileges, entiere & parfaite égalité entre les sujets des trois royaumes.

« Convaincue que c'est une extravagance d'avoir sa maison de campagne à 2000 lieues de chez soi... je renonce de bon cœur à ma maison de campagne en Amérique, qui avait plus de 1500 lieues en long, qui ne me fournissait que des objets de superfluité, & que j'étais obligée d'entretenir à très-grands frais. Je renonce encore à mes petites maisons de campagne, que j'avais aux Antilles, comme Saint-Vincent, la Dominique, la Grenade... Ce sont des loupes qui absorbent

tout mon sang... Les sombres habitans de mes bords dissiperont moins de sucre dans l'infusion amere qu'ils savourent avec tant de délectation. N'ayant plus de sucre, ils boiront moins de thé, mangeront moins, & ne s'en porteront que mieux. »

« Je laisse aux Français la folie d'avoir des forts en Afrique : j'en possédais quelques-uns; ils me les ont enlevés... Dieu soit loué! ils m'ont délivrée d'un grand fardeau. » Et puis, à quoi bon ces établissemens coûteux, quand je n'aurai plus de negres?

C'est avec un peu plus de peine que l'Angleterre se dessaisit du Bengale, dont le grand, le juste, l'humain Clive lui avait donné l'empire. Cependant instruite par ses malheurs, éclairée par la révolution de l'Amérique, sentant qu'une petite isle ne peut commander long-tems à de vastes continens, dont des mers immenses la séparent, elle se résout à abandonner encore la riche maison de campagne qu'elle possède aux Indes Orientales.

Elle renonce donc à la manie d'être propriétaire par tout l'univers; & pour assurer son existence politique, elle veut se restreindre à n'être plus qu'une puissance commerçante, vendant & échangeant librement ses propres denrées, ses laines & son étain, sans gêner désormais le commerce des autres na-

tions. Les fers du Portugal seront brisés, & la vaste mer fera ouverte aux vaisseaux de tous les peuples.

Bientôt s'établira de toutes parts une pleine liberté de commerce; & dès lors, que de biens, que d'avantages pour l'humanité ! Plus de marine militaire : ces forteresses flottantes, hérissées de bronzes menaçans, vieilliront dans nos ports. Il ne sera plus nécessaire de soudoyer de formidables armées d'hommes oisifs & célibataires, qui vivent aux dépens de la société; une isle, défendue par l'élément même qui l'entoure, s'en passera plus aisément encore. Combien les impôts vont diminuer ! L'arbre ainsi élagué, reprendra toute sa vigueur; il n'aura fait que gagner au retranchement de ces branches inutiles. Quelle simplicité dans l'administration des finances ! Cette machine si compliquée jouera d'elle-même. L'Angleterre, rentrée dans les bornes que lui avait fixé la nature, aura, au lieu de la puissance, la paix, le bonheur & la liberté.

Après avoir ainsi résigné les biens périssables qu'elle ne peut conserver, l'Angleterre institue la France sa légataire universelle. Elle lui legue l'empire des mers, avec une belle exhortation à ne pas en abuser.

Item, elle donne & legue, ou plutôt restitue à l'Espagne Gibraltar, la clef de la Mé-

diterranée ; & non moins libérale de ses conseils que de ses biens, elle l'exhorte à abandonner, à son exemple, sa vaste maison de campagne en Amérique, pour songer à repeupler en Europe ses dix royaumes déserts.

Je ne fais trop pourquoi, en finissant son *Testament*, l'Angleterre vient à parler de toutes les nations de l'Europe, & à leur dispenser ses sages avis. Sont-ce tout autant de collatéraux qui doivent avoir part à sa succession ? Doivent-elles hériter chacune d'une portion de son commerce ? ou ne veut-elle que les prêcher à son dernier moment ? Je l'ignore, & je supprime tous ces sermons qui pourraient très-bien ne pas divertir mes lecteurs.

Ce *Testament politique* est terminé par des remerciemens ironiques à ceux qui ont joué quelque rôle dans cette guerre, Keppel, Burgoyne, &c. dont nous ne croyons pas devoir rendre compte.

Voilà donc les affaires de l'Angleterre en règle, & ses dernières dispositions faites : maintenant elle n'a plus qu'à mourir... Mais c'est là l'embarras. Il est à craindre que de long-tems ce *testament* ne soit exécuté ; il faudra chicaner, contester : la légataire pourra trouver quelques petites difficultés à se mettre en possession de l'héritage... Et qui fait si à la fin de la guerre elle ne sera point

réduite à s'écrier , comme le valet de la comédie ? *Eh quoi , le défunt n'est pas mort !* Il ne faut peut-être pas se dépêcher si fort de plaisanter , ni faire le *testament* des gens , avant qu'ils soient bien & duement confisqués.

Au reste , l'idée de ce petit ouvrage est heureuse. Chacun parle aujourd'hui de politique ; c'est le sujet le plus ordinaire des entretiens. Le goût du siècle est décidé pour la plaisanterie ; on n'écoute guere avec intérêt que celui qui fait plaisanter agréablement. Cependant , comme nous sommes des gens très-raisonnables , & que nous ne voulons point être traités comme des enfans , nous sommes fort difficiles en plaisanterie : ce n'est pas assez de nous faire rire , il faut nous faire penser ; & nous n'aimons point , si je puis parler ainsi , qu'on plaisante *à vuide*. C'est donc réunir tous les goûts que de nous parler politique , en plaisantant d'une manière qui donne lieu à réfléchir ; & c'est ce qu'a su faire l'auteur.

On aura pu juger de son style , en lisant cet extrait , où je n'ai presque fait usage que de ses phrases & de ses expressions. Je n'aurais à y reprendre qu'un petit nombre de mots à la mode , & de tournures un peu trop recherchées. Il n'est pas agréable de lire que la compagnie des Indes est *léfardée* de toutes

parts : quand on fait écrire aussi correctement, aussi élégamment que l'auteur, la critique ne peut se résoudre à passer de pareilles expressions. Je retrouve ici le mot *insusceptible*, que j'ai repris (a) dans les *Observations sur la littérature*, & qui indique, ce me semble, que ces deux écrits sont de la même plume. Cela étant, il faut louer l'auteur de ce qu'il fait varier son style selon les sujets : c'est un mérite plus rare qu'il ne semblerait devoir l'être. C.

IV. *Essai sur la colonie de Sainte - Lucie , suivi de trois mémoires , &c. Second extrait.*

CES trois mémoires sont intéressans : il faut en dire un mot.

Les deux premiers concernent les Jésuites.

(a) Et que je reprends encore. Quelqu'un trouvera peut-être inconséquent de réprover ce mot, après avoir approuvé le mot *procrastiner*. Ce quelqu'un aurait tort ; je puis trouver désagréable dans le style d'un Français l'expression hasardée qui m'aurait plu peut-être dans la bouche d'un étranger. Et puis, si vous savez votre langue, si vous en connaissez le génie, comparez ces deux mots, & jugez.

On a fait à cet ordre religieux son procès; on a long-tems instruit ce procès sous les yeux du public; la cause a été jugée par les puissances : c'est une affaire qui semble être terminée sans retour.

Mais il reste de l'obscurité, de l'incertitude, des doutes; on aimera toujours à revoir, à confronter les pieces de cette procédure; on voudra vérifier, approfondir. La postérité s'occupera encore avec intérêt de ce singulier événement, comme nos historiens se sont occupés de l'anéantissement de l'ordre des Templiers: elle rapprochera ces deux faits, en observera les rapports & les différences, & comparera le génie des siècles qui les ont produits.

Les deux mémoires en faveur des Jésuites, dont nous nous proposons de rendre compte, ont été rédigés en 1763 par le supérieur général de leurs missions aux isles, nommé *Prethel*: ils me paraissent très-bien faits à tous égards.

Je ne m'arrêterai pas long-tems sur le premier: il tend uniquement à décliner le conseil. On y établit que la juridiction spirituelle n'appartient qu'à l'église, & que dans le cas où l'ordre des Jésuites devenu suspect, pourrait être assujetti à la juridiction temporelle, ce ne pourrait être au moins qu'au roi ou à ses représentans immédiats,

& non à une cour de justice, qu'il appartiendrait d'en connaître & d'en juger. Cette question de droit nous intéresse assez peu ; mais on verra peut-être avec plaisir ce qui suit. " Nous espérons que la cour ne nous confondra pas avec ces accusés qui cherchent par des subterfuges à retarder la peine due à leurs crimes. Nous n'aurions besoin, pour justifier la régularité de nos mœurs & de notre conduite, que de réclamer le témoignage de toute la colonie, & particulièrement le vôtre, messieurs. Nous osons dire avec cette confiance qu'inspire la vérité, que, depuis le commencement de notre rétablissement ici jusqu'à présent, notre mission a toujours fait éclater son zèle & sa fidélité pour le roi dans toutes les occasions ; & la preuve en est encore récente par le sacrifice que nous avons fait de nos negres & de nos biens dans la dernière guerre, pour la défense de cette colonie (la Martinique) contre ses ennemis. „ Ce ton de confiance & de simplicité ressemble du moins beaucoup au ton de l'innocence ; on me persuadera difficilement que des gens qui se sentiraient coupables fussent le prendre.

J'ai encore noté dans ce mémoire une de ces bizarres applications de l'Ecriture, dont les ecclésiastiques de la religion romaine n'ont pas encore perdu l'habitude un peu

gothique de chamarrer leurs discours. “Le pape & le roi sont deux images de la divinité. *Fecit Deus duo luminaria magna in firmamento cæli.* „ La belle citation ! Qu’ont de commun avec le pape & le roi ces deux grands luminaires que Dieu a placés dans le firmament ? Qui s’attendait à trouver là ce passage de la Genèse , qui ne prouve rien ? Cela est du plus mauvais goût.

Ce premier mémoire n’ayant pas produit son effet , il fallut répondre dans un second aux imputations contenues dans le requiatoire du procureur-général. Je laisserais de côté ce qui regarde particulièrement les Jésuites missionnaires aux isles , & l’authenticité de leurs lettres-patentes d’établissement , s’il n’y avait pas quelque chose d’ingénieux dans la manière dont ils se justifient de ce que leurs titres ne sont pas revêtus de toutes les formalités d’usage. Pourquoi leur en faire un crime ? L’application même à remplir leurs fonctions de missionnaires leur a fait négliger ce soin ; & d’ailleurs , comment auraient-ils prévu qu’on les inquiéterait un jour à cet égard ? “ Tout occupés de nos devoirs , disent-ils , nous coulions doucement nos jours dans la pratique des vertus : le temporel ne nous affectait point ; les œuvres de piété , de charité , étaient toute notre occupation. „

On reproche aux Jéfuites leurs privilèges, qui leur font communs avec tous les ordres religieux, qui ne font point de l'efféce de leur institut, auxquels d'ailleurs ils ont renoncé.

On leur reproche un esprit d'indépendance toujours dangereux & suspect; & ils prouvent, ce me semble, sans réplique, ils démontrent par les faits, leur constante soumission à toutes les puissances qui subsistent, soit dans l'église, soit dans l'état. " Je mets en fait, dit leur apologiste, qu'il n'y a point de Jéfuite en France, qui ne reconnaisse & ne soit prêt à signer de son sang sa dépendance de nos rois. » Lorsqu'en 1681, leur général leur envoya les brefs du pape concernant la régale, avec ordre de les distribuer, les Jéfuites de France crurent cependant devoir remettre ces brefs entre les mains du magistrat. Ils sont donc sujets fideles; il y a donc des bornes à l'obéissance qu'ils rendent à leur général.

On est inconséquent envers eux, disent-ils, & non sans raison. Car enfin, on leur a reproché tour-à-tour d'être trop dévoués au pape, & d'être indépendans de l'église. " Le Portugal a renvoyé les Jéfuites, parce qu'ils y étaient déçus de *la pureté de leur saint institut*. En France, on les renvoie, on les anéantit, parce qu'ils l'observent avec trop de scrupule. „

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le mémoire que nous analysons, c'est la manière dont on y réfute l'imputation si souvent faite aux Jésuites, d'être dans la plus absolue dépendance de leur général. Ce point mérite d'être discuté.

C'est un despote, dit-on, que ce général : il peut changer même les constitutions de la société. Erreur. Il est vrai qu'une bulle du pape confia à S. Ignace & à ses compagnons ce pouvoir nécessaire aux fondateurs d'un nouvel ordre ; mais ses successeurs ne l'ont plus : ce privilège n'était qu'à tems.

Pour le temporel, rien n'est à lui ; il doit compte de tout. Détourne-t-il à son profit quelqu'un des revenus de la société ? Il peut être déposé, renvoyé ignominieusement, chassé de l'ordre.

Mais il peut, a-t-on dit, disposer des biens légués à la société, sans avoir égard à la volonté des testateurs. Oui, dans le cas d'un besoin pressant & d'une évidente utilité, après une information exacte, sur le rapport de deux ou trois hommes de probité résidant sur les lieux, dans des aliénations permises, sous la réserve expresse que ce soit très-rarement & hors de l'Europe, avec prudence & consciencieusement. Après tout, qu'y a-t-il donc là de si étrange & de si révoltant ? A toutes ces restrictions, à toutes

ces précautions multipliées, je ne reconnais pas le langage du despotisme impérieux, ni de l'aveugle fanatisme.

Le droit d'envoyer & de transférer où il veut, de rappeler quand il veut les membres de la société dont il est le chef, est commun au général des Jésuites avec tout supérieur. Je ne vois rien là que de très-simple & de très-légitime.

Il n'est pas vrai qu'un Jésuite qui sort de l'ordre pour exercer quelque dignité ecclésiastique, demeure toujours soumis à l'autorité, moins encore à la correction du général : seulement il promet de suivre ses conseils, s'il les trouve meilleurs que les siens. "Or j'en appelle, messieurs, à vous-mêmes, qui s'est jamais imaginé, sur-tout quand il est en place, que les autres pensaient mieux que lui ? Citez - m'en un seul exemple, & *eris mihi magnus Apollo.* „ Cette espèce de faillie est plaisante, & je ne fais comment les juges interpréterent ce, *j'en appelle, messieurs, à vous-mêmes.*

On convient que le général a le droit de renvoyer tel ou tel membre de la société ; mais on soutient qu'il faut que ce soit pour des raisons graves : on défie de citer un seul exemple d'abus de cette autorité ; on demande ce qu'un tel pouvoir a de contraire au droit naturel.

Venons

Venons enfin à cette obéissance aveugle , dont on fait tant de bruit. Voyons de quoi il s'agit.

La regle porte qu'il faut faire ce que le général ordonne , *cæca quadam obedientia* , c'est-à-dire , avec une obéissance *en quelque sorte* aveugle. Sans doute : eh ! n'est-ce pas à quoi sont obligés tous les inférieurs ? S'ils ont le droit d'examiner les ordres d'un supérieur , & d'en discuter les motifs , que devient la subordination ? Le maître , le pere , le monarque n'exigent-ils pas , & avec raison , cette obéissance *en quelque sorte* aveugle ?

On insiste sur les expressions de *cadavre* , de *bâton dans la main d'un vieillard* : elles semblent désigner clairement la plus aveugle soumission. Ce ne sont pourtant que des manieres de parler figurées , familières aux écrivains ascétiques , qu'il ne faut pas prendre à la lettre , ainsi que le prouve l'institut même des Jésuites. Cet institut donne à chaque membre de la société le droit de parler , de s'expliquer , de représenter , avant que d'obéir : ce n'est donc pas un *cadavre* inanimé , mu par une force étrangere , à laquelle il ne peut opposer aucune résistance ; il ne s'agit donc pas d'une obéissance si fort aveugle , & dont on puisse justement s'alarmer. “ Ce *bâton* ne se remuera pas , il restera immo-

bile, s'il s'agit d'une chose contraire à la loi de Dieu. Obéissez - nous , dit la regle , mais lorsqu'on ne vous prescrira rien de contraire à la loi : *ubi tamen Deo contraria non præcipit homo.* » Il n'est donc question , & cela nous paraît évident, que de cette même obéissance qui est prescrite aux religieux de tous les ordres. Y a-t-il là de quoi justifier le cri général contre l'institut des Jésuites ?

Je n'ajouterai point à l'analyse de ce mémoire les réflexions qu'il m'a fait faire , parce que tout lecteur attentif peut aisément les faire comme moi ; & je passe à un dernier mémoire qui se trouve ici sans que j'en comprenne la raison.

C'est un mémoire historique , absolument étranger au reste du volume. Il concerne un de nos compatriotes , le général Doxat , né à Yverdon en 1682. Il s'était avancé au service de l'empereur , par son courage & ses talens distingués , particulièrement pour les fortifications : il avait mérité l'estime & la confiance du fameux prince Eugene. Ses nombreux services l'éleverent enfin en 1733 au grade de général-major.

Il eût souhaité de terminer en paix au sein de sa famille cette vie pleine de fatigues & de travaux : mais il se laissa détourner de ce dessein par les instances réitérées du prince Eugene. Il quitta la Suisse , où il avait été

chargé d'une négociation importante , pour rentrer au service de l'empereur , sans prévoir le sort qui l'attendait.

Son mérite , joint à cette fermeté compagne ordinaire du mérite , lui avait fait des ennemis ; son avancement , ses talens , ses succès avaient excité contre lui une jalousie qui malheureusement dans tous les pays semble s'attacher de préférence aux étrangers : Eugene & Merci , ses protecteurs , n'étaient plus.

En 1737 , il accepta par *interim* & sous la condition expresse d'être bientôt relevé d'un poste qui lui était désagréable , le gouvernement de Nissa , qu'on venait de prendre sur les Turcs. Cette place était mal fortifiée , & hors d'état de soutenir un siège , ainsi que M. Doxat le fit voir au maréchal de Sekendorf. Le maréchal en convint ; mais il ne se tint pas à portée de la secourir , parce que pour le présent elle n'avait , selon lui , rien à craindre.

Il se trompait. Très-peu de tems après , une armée de 15 à 16000 hommes se présenta devant Nissa , & fit sommer la garnison de se rendre sans délai. Le général Turc lui signifiait en même tems que dans trois jours son armée serait de 150000 hommes , & qu'il avait un ordre positif de reprendre la place , à quelque prix que ce fût.

On demanda une suspension d'armes de quatorze jours, afin de pouvoir aviser le maréchal qui s'était éloigné de 60 lieues. Cette demande fut accordée; on donna, on reçut des otages, & l'on travailla pendant cette treve à se mettre à la hâte en état de défense.

Le quatrième jour, l'armée ennemie se trouvant forte de 80000 hommes, son général impatient ne voulut plus attendre l'expiration du tems convenu, ni le retour de l'officier envoyé au maréchal; il déclara que dès le lendemain il n'y aurait plus de capitulation à espérer, & fit en même tems avancer son armée.

Après lui avoir très-inutilement représenté que ce serait violer la foi donnée, il fallut bien prendre un parti; tous les officiers de la garnison s'assemblerent pour en délibérer.

Une faible garnison de 1200 hommes était tout ce qu'on pouvait employer à la défense de 1210 toises de rempart. On n'était assuré d'avoir de l'eau que pendant quatre ou cinq jours. L'artillerie était en assez mauvais état. Il était impossible avec une poignée de monde de tenir plus de cinq ou six jours dans une aussi mauvaise place, contre des forces si considérables; & le maréchal, en faisant toute la diligence possible, ne pouvait arriver avant dix-huit ou vingt jours. Enfin, à supposer

même que par des efforts d'héroïsme & de valeur , secondés de la fortune , on eût pu prolonger , contre toute vraisemblance , la défense de la place jusqu'à l'arrivée de cette armée , qu'en ferait-il résulté ? Elle était quatre ou cinq fois moins forte que l'armée Turque , affaiblie par des maladies , & sa défaite pouvait avoir les suites les plus fâcheuses.

Il aurait été romanesque de s'exposer par une défense inutile & téméraire , de sacrifier à la crainte du blâme & au soin de sa réputation la vie de 1200 hommes & l'intérêt même de son maître. En le faisant , dit M. Doxat lui-même dans un mémoire écrit de sa main : « j'aurais été coupable devant Dieu & devant les hommes. »

Il résolut donc , de l'avis unanime des officiers de sa garnison , de rendre une place qu'on ne pouvait défendre , & il en sortit avec tous les honneurs de la guerre.

En se retirant , il rencontra sur sa route le général Chanclos qui lui dit avoir ordre de marcher à son secours. Mais il n'y aurait pu conduire que 7000 hommes tout au plus : quelle figure aurait-il fait dans les plaines de Nissa ? M. Doxat voyant ces dispositions , s'applaudit de n'avoir pu faire une plus longue résistance , puisqu'en rendant la place , il avait encore sauvé ces victimes dévouées

à une mort non moins inutile que certaine.

Voilà le crime du général Doxat, c'est pour cela qu'il a été condamné à mort le 17 mars 1738, par un conseil de guerre, auquel présidait le général Suckow, son ennemi.

A l'ouïe de cet arrêt injuste & sanguinaire, il ne s'émut point; mais il protesta que s'il avait rendu Niffa, ce n'était ni par lâcheté, ni par faiblesse, mais parce qu'il avait cru que c'était son devoir.

Il conserva jusqu'à sa mort la sérénité, la liberté, l'égalité d'une ame résignée. La veille de sa mort, il soupa comme à l'ordinaire, dormit profondément; & lorsqu'à quatre heures du matin, l'officier qui était auprès de son lit l'éveilla, il voulut dormir encore une demi-heure.

Ce même matin, il prit tranquillement son thé. Le lieutenant auditeur de la ville entra vers les sept heures: tout était prêt pour l'exécution. Il fit sa prière, embrassa & remercia le lieutenant Tiller son ami, fit ses derniers adieux à ses domestiques éplorés, & se rendit à la place des casernes. Les officiers de Niffa y étaient déjà: « Adieu, mes amis, leur dit-il, vous savez pourquoi je meurs. » Et un moment après, jetant les yeux sur les fortifications: « Voilà, dit-il, les ouvrages que j'ai fait construire, & dans

lesquels je perds aujourd'hui la vie. » Il entendit avec intrépidité la confirmation de son arrêt de mort, protesta encore de son innocence, s'affit ensuite courageusement sur le siege placé au milieu du parquet, & prononça cette courte priere : « O grand Dieu, qui m'as assisté en tout tems ! assiste-moi dans mes derniers momens ; sauve mon ame, & me pardonne mes péchés, par le mérite de Jésus-Christ. », L'exécuteur troublé manqua son coup plus d'une fois, sans que M. Doxat parût s'ébranler.

J'ai cru ne devoir supprimer aucun de ces détails. Cette fermeté simple & sans ostentation, qu'on y voit briller, les rend tous intéressans, tous attendrissans, tous caractéristiques. Qui croira qu'une telle mort soit celle d'un coupable ? C'est celle d'un héros. Elle honore plus la mémoire de notre infortuné compatriote, elle fait mieux connaître l'élévation de son ame, elle est plus belle à mes yeux, que la mort la plus glorieuse qu'il eût pu trouver sur un champ de bataille. Combien peu d'entre ceux même qui exposent chaque jour leur vie au milieu des combats, porteraient avec cette constance leur tête sur un échafaud ! C'est qu'ils n'ont pas le courage de l'ame, & le général Doxat l'avait.

Quel sort pour un guerrier qui a servi trente-huit ans sans reproche, qui s'est trouvé dans les rencontres les plus périlleuses, qui ne s'est avancé que par un mérite reconnu ! Après avoir échappé à tous les hasards des combats, cet homme vieilli dans le métier des armes, couvert de blessures honorables, était donc réservé à un tel destin ! Les réflexions naissent en foule :

*Qualibus in tenebris vita , quantisque periclis
Degitur hoc ævi , quodcunque est !*

LL. EE. de Berne intercédèrent pour le général Doxat ; mais cette intercession vint trop tard pour le sauver. L'empereur, dit-on , se reprocha dans la suite d'avoir consenti à sa mort, & l'impératrice régnante l'a regretté.

Je transcris encore ces lignes, pour satisfaire la curiosité bien naturelle de ceux à qui le récit de ses malheurs aurait inspiré le désir de le connaître davantage. " Le général Doxat étoit de moyenne taille ; son air était noble & modeste, son caractère d'une douceur & d'une bonté rare dans un métier qui endurecit bien souvent le cœur , son extérieur d'une simplicité parfaite, excepté ce que son état & son grade ne pouvaient lui

permettre de négliger. Quoiqu'il eût beaucoup à dire, il parlait peu, & toujours avec grand sens; mais ce dont il parlait le moins, était les occasions auxquelles il avait eu part; il fallait lui en arracher les circonstances, sur-tout celles qui lui étaient le plus honorables. »

C.





S E C O N D E P A R T I E.

P I E C E S F U G I T I V E S.

I. *L'agréable Campagne.* (a)

Au bord d'un lac qui, par son étendue, pourrait passer pour une mer, s'élève une colline : un bâtiment est au sommet ; derrière on voit un bois antique, & sur le devant un jardin qui forme une terrasse. C'est là, c'est dans ce séjour agréable, que, loin du bruit & des grandeurs, content je cultive mon modique héritage.

De là, ma vue enchantée s'étend sur le vaste circuit du lac. Les accens gais de l'alouette ont succédé aux chants du plaintif rossignol ; l'ombre fuit au retour du soleil qui s'avance, & le pourpre éclatant des cieux semble avoir enflammé cette plaine liquide,

(a) Cette piece intéressante est du même auteur que *la Mort de Doris*, & plaira peut-être davantage encore : au moins m'a-t-elle fait plus de plaisir. Je l'aurais plutôt, ce me semble, intitulée, *la Journée champêtre*, que *l'agréable Campagne*. Mais qu'importe le titre, pourvu que la piece soit bonne ?

dans laquelle sont peints, engloutis, les villes, les bourgs, les hameaux, dont les bords sont couverts.

Que mon œil un instant s'arrête sur la pointe voisine, qui s'avance au couchant. Sur une épaisse touffe d'arbres, j'y vois dominer des dômes. Que l'éclat dont ils biffilent forme un contraste charmant avec la teinte sombre du maronnier & de l'ormeau qui environnent cette ville ! Et combien est perçant le feu qui part de la feuille humectée ! Une rivière paisible roule lentement ses eaux au milieu de ces bocages, & les confond après mille contours dans celles de ce beau bassin.

Mais quel superbe amphithéâtre s'élevant insensiblement, va se terminer enfin à ces monts sourcilleux, qui dérobent l'autre du jour long-tems même après qu'il éclaire leur revers opposé ? Comme leurs têtes altières se perdent dans les nues, ou ne se découvrent au mortel étonné que pour rappeler les frimats dans le cœur de la canicule ! Audessous se forment le tonnerre & l'orage ; ils roulent sur ces rocs pelés qui plongent à pic dans le lac, & semblent prêts par leur chute à combler ses antres profonds.

O toi qui peses au *crochet* les montagnes, & les côteaux à la balance, à la vue de ces œuvres sublimes, ma pensée vole à toi, &

ravi je célèbre avec elles la grandeur de leur Créateur ! Viens, Laure, épouse chérie, viens admirer ce spectacle imposant. Voici, une vapeur légère, comme un tissu transparent, voile déjà une partie de cette belle perspective : allons donc ; profitant de la fraîcheur du matin, tournons nos pas vers ces ouvriers qui chantent à la vigne. Laure appuyée sur mon bras, sourit à ses enfans qui courent devant elle ; la santé brille sur leur front, & le contentement se lit dans les yeux de leur mere.

Nous trouvons le vigneron qui d'un bras vigoureux fend la terre compacte ; du dos de sa beche il brise la motte, en jetant un coup-d'œil sur le travail de ceux qui l'environnent. De jeunes filles dirigées par sa femme précédent les jeunes ouvriers, & déchargeant le cep des bourgeons inutiles, elles se tournent de maniere qu'elles voient & qu'elles soient vues. Des propos joyeux interrompent leurs chansons rustiques, & leur font oublier la peine.

Courage, amis laborieux, parlons de l'espérance de la récolte prochaine. Aussi-tôt le maître m'apprend que le vin sera bon, que l'année sera sèche ; car le soleil entrant dans le signe du capricorne, a lui les douze premiers jours ; mais très - certainement il n'y aura point de grêle, & l'almanach est son

garant ; puis d'un ton de docteur , fondé sur son expérience , il prédit qu'un brouillard sur cette montagne éloignée , annonce la pluie & l'orage.

D'un autre côté , Laure auprès de la ménagere s'informe de sa famille. La vieille frondant le présent , regrette le passé ; tout alors coûtait moins , & tout valait mieux ; l'on travaillait davantage , & l'on se divertissait plus. Sur ces propos la jeunesse sourit , se regardant d'un œil malin. Bientôt un repas champêtre arrive , on le porte à l'instant sous l'ombrage voisin , chacun fuit , & foulant la marguerite & le fouci , savoure des mets gagnés par le travail.

Pour nous , revenant au logis par un chemin qui semble en éloigner , nous gagnons le bois au-dessus du coteau. Le soleil plus élevé rend déjà l'ombre agréable ; un sentier tortueux , bordé d'antiques chênes , nous la fournit ; le coudrier , l'aube-épine & le rosier sauvage rampent parmi les arbres , & cachent les objets éloignés. Une pente insensible conduit à un ruisseau écumant entre les cailloux ; le creux par lequel il s'enfuit découvre une échappée du lac à travers les branches touffues.

L'abyme paraît à nos pieds , & nous fait craindre d'avancer : que vois-je là au fond se promenant sur cette onde bleuâtre ? On

croit reconnaître un plongeon qui se joue au milieu d'un étang, & cet objet est une barque; le corbeau vole entr'elle & nous, & l'éclipse un instant. Restons, restons encore quelques momens dans cet endroit isolé & sauvage.

Quelle douce langueur inspire cette lueur verte & tremblante qui a succédé à la clarté du jour ! Mes enfans même ont mis fin à leurs jeux innocens. Le silence regne ou n'est interrompu que par le sourd & monotone murmure de l'eau qui coule, & par le frémissement de la feuille agitée qui a saisi mes sens. Où suis-je?... où vais-je?... Serais-je seul dans la nature, borné au morceau de terre qui me porte ? ou par un charme secret ai-je été transporté aux extrémités de ce monde illusoire ? Il a disparu à mes yeux ce monde & sa vanité. Oui, glorieuses & célestes rives, me voilà près de vous atteindre; déjà une joie pure s'empare de mon ame exaltée & la ravit; toute idée terrestre est effacée.

Mais quoi !... je t'avais même oubliée, toi le charme de ma vie ! Où veux-tu donc entraîner ton époux ? Soit, allons sous ce berceau de chevrefeuille, ce berceau que j'arrangeai de mes mains au pied de ce rocher humide; allons y favoriser en paix les douceurs qu'inspire ce lieu de délices. Tout ici,

tout peint à mon souvenir les premiers âges de la terre.

Sur une table de pierre qui s'élève au milieu du berceau, un déjeuner simple est servi ; il n'est point composé de plantes amenées à grands frais des pays lointains, les fruits de la saison & différens laitages feront un régal plus excellent pour des appétits qu'a aiguïsés la promenade. Laure jouit de ma surprise ; à mes exclamations les enfans accourent ; debout autour de la table, leurs yeux dévorent ce repas frugal qu'elle leur sert, pendant qu'assis auprès sur le banc de gazon, je mange, la fers, & les contemple.

Bientôt rassasiés, les enfans portent en sautant deux paniers qui ont recueilli les restes : nous partons, en pensant que la journée ainsi commencée ne saurait être entièrement perdue.

Je te salue, réduit frais situé à l'extrémité de ma maison rustique ; la fenêtre qui t'éclaire, ombragée par un ormeau touffu, ne te donne qu'un jour tendre, & permet à peine au soleil d'arriver à toi sur le soir. Tu n'as la vue que sur un bouquet de hêtres à l'entrée du bois, dont tu n'es séparé que par un étang bordé de gazon. Là mes troupeaux bien nourris viennent se baigner au retour

des champs; des canards privés s'y jouent tout le jour; le coq orgueilleux rassemble ses poules aux environs, & y chante ses triomphes en battant des ailes.

Je te salue encore une fois, réduit frais, retraite sombre! Avec quel empressement je viens jôur à ton abri de l'agréable société que tu m'offres! Que de grands hommes rassemblés dans ce petit espace! Ils sont de tous les âges & de tous les pays; sur ce papier est empreint leur génie.

Le voilà ce Locke profond, avec lequel j'apprends à raisonner; je m'enfonce avec lui dans le vaste labyrinthe de l'entendement humain; il me guide avec précaution au milieu de cette route tortueuse; les faits nous servent de fil: manquent-ils? il m'arrête. Ou j'analyse avec Montesquieu les ressorts composés de ces étonnantes machines qui dirigent vers un même but des milliers d'intérêts opposés: j'admire cet homme étonnant, sans me livrer à ses systèmes.

Cependant, ô mon pays, si je jette un coup-d'œil sur l'aspect heureux que tu m'offres, méconnaîtrais-je en ton gouvernement le principe qu'il lui assigne? Puisse toujours la *vertu* faire la base de ce gouvernement! Et vous, mes compatriotes, mes frères, ne lui attribuant jamais les innovations odieuses qu'un audacieux individu voudrait quelquefois

quefois introduire, puissiez-vous, oh, puissiez-vous toujours respecter & chérir les peres de l'état ! Puissiez-vous ! ...

Mais rentre en ta sphere, être solitaire & paisible. Oui, mes livres, compagnons chéris de ma retraite obscure, je reviens à vous avec joie. Laure aussi, quittant un moment les soins de son ménage, vient rire auprès de moi des folies des hommes, ou pleurer en lisant l'effet de leurs passions. Ainsi Moliere & Corneille, Racine, Voltaire, & tant d'autres ouvrages immortels viennent tour-à-tour nous instruire & nous récréer.

O toi, mon excellent voisin, Bonnet, observateur exact, qui me montres dans les petits objets toute la grandeur du Créateur, que ne te dois-je pas ? Et toi, mon cher compatriote, simple & naïf Gesner, continue à m'apprendre à goûter les douceurs de la vie champêtre. Un nuage vient-il obscurcir mes beaux jours ? le chant de tes bergers le dissipe aussi-tôt : je vois dans mon épouse & tes Philis & tes Daphné, je trouve autour de moi les objets que tu peins ; je te lis, l'ambition fuit, & la vertu m'embrase. Dans les élans que tu me causes, je me plais quelquefois à te suivre de loin ; je peuple ma vigne & mes bois. Ici, Lcidas se plaint de sa bergere ; là, Eglé chante son berger. Je glane ainsi pour moi le champ dans lequel

tu recueillis pour d'autres une abondante & riche récolte.

Pendant qu'occupé si agréablement, les heures se précipitent, mon fils travaille à mes côtés : il se réjouit d'apprendre ce que fait déjà sa sœur plus avancée. Souvent il me presse à l'oreille de profiter du moment où elle ira courir, pour l'aider à la devancer. Je cède à son envie, la jeune enfant s'en doute, & s'occupe auprès de sa mère à conserver sa supériorité. Alors découragé, le frère ne veut que des jeux. Enfant avec les miens, je joue, & le jeu tend à quelque but utile ; il fatigue enfin ; bientôt une étude proportionnée à l'âge redevient une récompense. Courage, enfans chéris, soyez heureux en apprenant à l'être.

Souvent interrompu, deux fermiers viennent me prier de finir leurs querelles. Une toise ou deux de terrain allaient presque engloutir leur chétive fortune ; ils ouvrent encore à tems les yeux qu'on leur fermait. Mais quel est cet homme dont les yeux éteints & les cheveux blancs indiquent les années ? Que veux-tu, vieillard respectable ? N'est-ce pas ton fils qui te fuit ? Viens, honore ce siège du poids de ton corps débile ; laisse, laisse sur cette tête chauve & glacée par le tems, la couverture que tu peux à peine soulever. Il veut en vain s'en défendre, sa main

tremblante a cédé à la mienne; appuyé sur mon bras, il se laisse asséoir.

Un seigneur puissant envahit la plus grande partie de son mince héritage : souffrira-t-il qu'on le dépouille, ou sacrifiera-t-il ce qu'on lui laisse à la défense de ce qu'on lui prend ? Un autre parti se présente : je laisse le vieux laboureur caresser mes enfans, & leur mere chercher à le distraire, en lui parlant des siens, ou en le ranimant par un vin coloré, & je vais parler au seigneur. J'arrive au centre d'une masse flanquée de vieilles tours. Le maître, occupé à compter ses aïeux, oublie long-tems qu'on attend à sa porte. Les bénédictions du vieillard m'ont suivi, elles abregent l'attente; car les désagrémens qui naissent du bien sont comme le brouillard léger, qui du haut de la montagne cache un instant la plaine riante, pour la faire tout-à-coup reparaitre avec plus d'éclat.

Cependant le seigneur du château s'est vu obligé de céder à la fierté qu'inspire la vertu, tant elle a de pouvoir sur l'orgueil qui ne vient que du rang. Que la sérénité renaisse sur ton front, homme simple & sensé; ton patrimoine passera en entier à tes fils: qu'ils le cultivent en paix sous l'influence de ta bénédiction. Ainsi le calme chez lui succede à l'inquiétude, sa vivacité se réveille, ses yeux

brillent d'un feu nouveau. Comment rendre ses caresses ? Comment répondre à ses questions cent fois réitérées ? Il veut savoir ce qui s'est dit ; il demande ce qui s'est fait ; il l'apprend & le redemande ; je le répète ; & se tournant du côté de son fils , il me montre à chaque phrase , branlant la tête avec satisfaction.

Le diner vient enfin donner quelque relâche à sa touchante importunité : son couvert est mis au haut de la table , le plaisir bannit la contrainte ; d'un air gai il nous conte les traits de sa jeunesse , comment pour vivre oisif il prit le parti des armes , les campagnes qu'il a faites , & les maux qu'il a soufferts. Tout-à-coup s'indignant : « pères infortunés , s'écrie-t-il , quel est donc le fruit de votre affection pour l'être qu'ont sauvé vos soins ? Voilà le moment arrivé , où vos bras affaiblis demandent le secours des siens devenus vigoureux , il vous le refuse & l'offre à l'étranger. Si au moins , enfant dénaturé , tu ne l'enlevais pas même encore à ta patrie ! Mais vas , malheureux , vas porter la peine de ton ingrate légèreté. La guerre , les fatigues , le froid , la faim & une mort cruelle s'avancent sur toi ; ou , languissant dans l'inutilité , la débauche & l'ennui t'environnent , t'entraînent , & te feront périr.

Ainsi parle avec feu ce vieillard respectable ;

son fils s'émeut, & nous nous regardons un instant sans mot dire. Le dîner est fini, les deux villageois partent, & nos occupations vont reprendre leur cours.

Mais qu'entends-je là-bas du côté du couchant ? Ce jour si pur & si ferein à l'aube matinale, serait-il troublé par l'orage ? Courons dans la prairie encourager le fermier qui recueille le foin. Quel parfum délicieux s'exhale dans les environs ! C'est celui du serpolet, de la menthe & du thym ; ils sont confondus dans le trefle, la fenasse & ces plantes qui tombent en lignes épaisses sous la faux tranchante d'une vigoureuse jeunesse.

Qu'on quitte ce pénible ouvrage, pour aider à ces jeunes filles qui retournent l'herbe fanée : que l'amoncelant en pointes élevées, chacun s'empresse de mettre ainsi à l'abri de la pluie celle qu'on ne saurait cacher. Tous se hâtent, tout est en mouvement : l'un part & suit cette lourde masse que trois chevaux vigoureux traînent avec effort ; l'autre arrive en pressant les siens qu'un char vuide ne retarde guere. Celui qui est sur le char reçoit les tas de foin qui sont sur la route, que ses camarades lui jettent, tandis qu'avec de grands rateaux d'autres ramassent les brins épars qu'on a laissés derrière.

Ils s'empressent en vain : voici au milieu

de leurs occupations l'orage qui va les surprendre. Déjà les vapeurs entassées sous des formes bizarres, cachent le sommet des montagnes : éclatantes à l'extrémité qu'éclaire le soleil, & puis se rembrunissant vers l'autre extrémité, elles finissent en fonds noir & obscur. Avec quelle imposante majesté elles s'avancent, soutenues sur les ailes des vents ! un calme profond les précède, il n'est encore troublé que par le mugissement lugubre des troupeaux, ou le roulement sourd de l'orage éloigné.

Cependant la surface unie de ce lac limpide se ride, le soleil disparaît, & l'éclair en tient lieu. Il est tems de se mettre à couvert ; & toi, barque chétive qui voguais en sécurité, fuis, fuis pendant qu'un zéphir secourable badine encore dans tes voiles. Vous le voulez en vain, bateliers téméraires : le tonnerre s'approche & pronostique l'orage prêt à fondre ; la foudre déchire la nue pour tomber en éclats sur le mât qu'elle sillonne ; les flots se soulèvent, les vents déchainés saisissent la nacelle ; entraînée, elle se perd dans l'épaisseur de la nue qui se répand en eau.

Et ce laboureur industrieux, qui, en sûreté sous son toit, plaint son semblable qu'il ne peut secourir, qu'il pense à ses travaux, dans un clin d'œil ils seront vains : la vengeance s'apprête & va tomber sur lui. Quel

fruit accompagne cette nuée blanchâtre ,
pouet du tourbillon ? Moindre est au tems
de la récolte celui que fait en tombant le
fruit épars autour de l'arbre. La ruine sort
des flancs glacés de cette masse , la désolation
la suit. Être tout grand , qui fais des vents
tesanges , éloigne ceux de la colere , ne nous
envoie que ceux de paix.

Voici , leur fureur s'apaise , la tempête se
change en pluie restaurante qui humecte les
plantes desséchées ; bientôt ce n'est plus
qu'une rosée , & l'on ne sent dans l'air ra-
fraîchi qu'une odeur agréable & douce. Il
paraît , ce ceintre immense qui , reposant
sur les rives du lac , s'élève aux nues qu'il
soutient : que ses nuances parfaites font un
effet magnifique sur ce fonds grisâtre & som-
bre , ou près de cet azur du ciel qui com-
mence à se montrer ! Peu à peu il se dissipe ,
les nuages fuient , le soleil paraît pour se ca-
cher & reparaitre aussi-tôt après. L'ombre
se mouvant çà & là servirait-elle à faire mieux
ressortir les endroits éclairés , ou l'œil per-
cerait-il plus aisément l'air déchargé de va-
peurs ? Voyez comment ces objets éloignés ,
qui le matin se perdaient dans une teinte
beue , paraissent de différens verds ; comme
on apperçoit bien les veines nuées de ces
rocs pelés ! Et ces pointes de montagnes qui
sont des brouillards trainans au milieu

de la croupe , on les dirait suspendues dans les airs.

Les troupeaux reviennent aussi embellir le tableau ; ils se secouent en bondissant dans ce riant pâturage qui brille d'un nouvel éclat au pied de la colline reverdie. Mais n'entend-on pas dans le lointain ces bateliers échappés au naufrage ? Ils se croient déjà au port : le danger passé, ils l'oublient, & répondent aux huées que fait du rivage le cultivateur qui retourne au travail.

A l'exemple de ce laborieux économe , profitons de la terre humectée, pour éclaircir ces plantes trop épaisses, ou pour semer ces légumes nouveaux, au lieu de la laitue et graines. A l'instant, la pelle sur l'épaule, j'allais dans mon jardin préparer une planche : mes enfans se disputent le rateau pour l'appliquer, j'en dresse à l'œil les dimensions, & Laure à la fenêtre rit de son peu de régularité.

Cependant mon chien gronde en courant, il nous annonce ainsi l'arrivée d'un voisin ; bientôt il revient en sautant autour de l'étranger qu'il avait d'abord méconnu : aurait-il deviné la joie de son maître qui voit son ami s'avancer ? Tendre amitié, cette journée doit donc aussi me faire goûter ses douceurs ! Avec quel plaisir nous allons sans rien craindre dire notre pensée tout haut !

Ce ne fera point sur l'indépendance de l'Amérique que roulera notre conversation, nous ne déciderons point si elle sera libre ou non, & le bien ou le mal qui en résultera. Nous n'irons point non plus, raisonnant sur un avenir incertain, juger de l'issue des guerres qui regnent, & discuter en confidens des princes les ressources de la France, l'Espagne ou l'Angleterre. Bien moins souleverons-nous d'une main mystérieuse & hypocrite le voile qui couvre les défauts de ceux qui nous entourent, ou leur en prêterons-nous d'imaginaires.

Mais occupés de nous, il me dira ce qu'il a appris de nouveau & d'utile depuis que je ne l'ai vu, les remarques qu'il a faites sur telle expérience ou sur telle lecture, le bonheur dont il a joui; il me parlera de mes petits projets, je lui parlerai des siens; je le questionnerai sur le bien qu'il a fait & qu'il me taifait, nous nous encouragerons à en faire.

Le tems coule ainsi, & nous l'oublierions, si le sifflet du laboureur fatigué qui revient lentement à côté de sa charrue, ne m'avertissait pas que je suis à tard pour suivre le plan que j'avais formé de l'aller voir tracer le pénible sillon. Tournant donc nos pas ailleurs, nous accompagnerons en causant l'ami qui nous a visités.

Quel bruyant objet semble voler à nous?

C'est un trône doré , tiré par quatre rapides coursiers : le voilà disparu , comme l'astre brillant qui dans la nuit s'éteint en s'allumant ; la poussière humide est à peine effleurée par les traces des roues. Il court s'enfermer dans ce vaste palais, l'homme enflé, qui du haut de ce char élastique regarde avec dédain l'humble piéton qui s'arrête étonné.

Loin de cette riche demeure , l'aimable société de ces voisins sans prétentions , qui vivent familièrement entr'eux : mieux vaut s'ennuyer seul , que rire avec ces gens gais. Loin de là encore l'entretien instructif du bourgeois éclairé & patriote , ou la bonhomie franche du fermier enrichi par un travail honnête. L'étranger fastueux , qui fait faire parade d'un titre ou d'un trésor que souvent il n'a pas , l'insolent parvenu , le sot intrigant ou le parasite rampant sont seuls admis sous ces lambris recherchés.

Là, rassemblée en cercle, la compagnie élégante cherche à bannir l'ennui , en mettant en jeu l'intérêt ; ou errant dans des avenues symétriquement compassées , elle y étale son importance au regard du passant qui ouvre de grands yeux. Un signe de protection le paie de son air stupéfait , seul plaisir que procurent au maître ces magnificences entassées que l'habitude lui dérobe.

Disparaissent , images peu riantes de la

pompe & de la grandeur ; laissez reposer ma vue sur cette chétive cabane qu'en vain vous voudriez éclipser. Laure nous a quittés, la voilà qui s'y glisse, ses enfans la tiennent par la main, quatre autres l'entourent d'un air satisfait, pendant qu'un cinquième court à la chaumière comme pour l'annoncer ; elle a passé le seuil. Viens, mon ami, suivons ses pas.

Quel spectacle la porte entr'ouverte nous laisse appercevoir ! Laure autour d'un lit l'arrange malgré le faible effort de la malade qui voudrait l'empêcher ; une jeune fille lui aide gauchement ; tous ces enfans examinent ou caressent l'être faible qui d'un berceau semble lui tendre les bras. Cœur excellent, ses pleurs t'appellent ; avec quelle tendre compassion elle le regarde ! Elle nous avait caché le fruit qu'elle lui donne, & ces nourrissantes bagatelles dont elle fait part à ses frères.

Voyez-les se précipiter pour les prendre ; leur mère attendrie voudrait remercier, elle rappelle ces mets restaurans qui la font revivre, le linge qui a servi à couvrir sa famille, qui l'enveloppe dans son lit, la misère & la faim qui disparaissent. Oh ! si son mari !... si elle !... si !.. Les termes manquent, on n'entend plus que quelques mots sans suite. Laure émue fuit, nous voit ; confuse,

elle cache en mon sein des larmes qu'effluent mille tendres baisers. Le jour finit ainsi comme il a commencé.

La rougeur qui teignait encore le sommet des montagnes a déjà disparu, déjà un voile uniforme a couvert la plaine & les pointes élevées ; nous laissons notre ami, & gagnant la maison , nous rencontrons de toutes parts les ouvriers joyeux qui quittent le travail. Ils chantent en chœur en s'en allant , ou partagés en deux bandes égales, l'une entonne & l'autre répond : les échos multiplient les chansons, & les répètent au loin.

A ces concerts rustiques se mêle le bruit des troupeaux ; le berger décharge leurs mamelles traînantes ; je le vois en arrivant porter le lait chaud, écumant dans le vase ; sa blancheur invite à le goûter, nous en buvons tous, & le souper est fait.

Mais le vigneron fatigué, après même que sa faim est calmée, se délasse en restant à table. Les jeunes garçons & les jeunes filles sont placés autour ; & pendant que la ménagère soigneuse remet tout en ordre, Colas par ses bons mots fait rire. Thibaut s'attire ensuite l'attention, en racontant ce qu'il a vu quand il était soldat en France. Le fils de la maison se réveille pour entendre ces contes dont on ne dit que le beau ; mais le pere prudent veut qu'il s'aille coucher ; l'enfant

bâille , s'étend, marche lentement, & revient chercher ce qu'il n'a pas perdu.

Cependant Colas piqué écoute , en se moquant , tout ce que dit Thibaut ; puis se mettant à chanter, il prend sa grosse voisine, tous suivent à la file en se tenant par la main ; ainsi rangés ils sortent au bord de l'étang ; là le premier joint le dernier , & ils dansent en rond. L'allemande plus vive succede, jusqu'à ce que , fatigués , ils partent découlans de sueur , & se réjouissant que le dimanche arrive. Le dimanche ils s'égaient au son discordant du violon que je fais venir du village voisin.

Affis sur le banc qu'ombrage l'ormeau , leur joie innocente qu'exprimait le rire éclatant , nous a procuré la soirée la plus douce. Le silence a suivi ; la lueur pâle de la lune qui s'apperçoit à travers le noir feuillage de l'arbre, annonce une nuit sereine après un jour heureux. Laure , quittons ce lieu paisible , obéis à l'amour qui nous appelle ailleurs. Couchés à l'ombre de ses ailes, bientôt un sommeil agreable s'empare de nos sens. Le sommeil fuit au lever de l'aurore , & nos premiers regards rencontrent de nouveau le souris gracieux de l'amour.



II. *Des cometes. In-8°. 140 pages, avec figures, par M. Ducarla. Geneve.*

C'EST le second cahier d'un ouvrage périodique qui a pour objet l'histoire naturelle du monde, & dont le premier traite du *Déplacement des mers*.

On recherche dans ce cahier les causes physiques des phénomènes que nous présentent les comètes, leur atmosphère, leur queue. Il paraîtra surprenant que quelqu'un ose revenir sur une matière qui a été traitée par Newton. Mais l'auteur a cru que ce laborieux confident de la nature, qui avait tant à créer, n'eut pas le tems de créer tout, & qu'il aurait été fort affligé d'apprendre que son nom pourrait bien être un jour un obstacle aux découvertes que la brièveté de la vie & les circonstances ne lui permirent pas même de prévoir. Il savait que la carrière des sciences est infinie, & infinie dans toute la rigueur du terme; qu'ainsi les progrès quelconques de l'esprit humain étant nécessairement bornés, nous aurons toujours infiniment à faire: ce qui fera éternellement vrai, quand chaque genre, chaque état & chaque âge aurait son Newton. Le principal avantage des découvertes les plus utiles n'est pas tant d'instruire les hommes, que de les

mettre à portée de s'instruire encore. Et le plus bel hommage qu'on peut rendre à Newton, c'est d'avancer dans la carrière qu'il a ouverte à notre zele.

Ce grand homme a traité comme en passant la matiere que nous annonçons au public. Elle ne paraissait pas tenir essentiellement à sa théorie des forces centrales, & aux autres combinaisons qui devaient sans doute l'occuper tout entier. Puis il a donné à la physique une activité & des forces qui l'ont beaucoup perfectionnée. Sans génie, sans une grande science, un esprit appliqué peut faire aujourd'hui ce que Newton même ne pouvait faire.

Après ce tribut de reconnaissance & d'admiration, que tous les hommes doivent au régénérateur de l'astronomie, nous allons exposer fort en raccourci l'objet du nouveau traité sur les comètes, qui n'est guere susceptible d'analyse, à cause du soin qu'on a pris de le resserrer autant que la nature du sujet pouvait le permettre. Qu'on conçoive une ligne indéfinie, qui, partant du centre du soleil, passe par le centre de la comète: tous les rayons du soleil qui rencontreront l'athmosphère de la comète, seront réfractés vers la partie de cette ligne située derriere la comète.

Si cette athmosphère avait une densité

uniforme, tous les rayons paralleles réfractés iraient concourir près d'un même point de cette ligne, & ce point pourrait être pris pour leur foyer commun. Mais si cette athmosphère est élastique, les rayons inégalement réfractés par les couches inégalement denses qu'ils y rencontrent, iront concourir dans des points de cette ligne fort éloignés les uns des autres.

Prenant pour pôle le point de la surface antérieure de l'athmosphère qui est dans cette ligne prise elle-même pour axe, chaque cercle de latitude recevra une certaine quantité de rayons qui iront tous concourir vers un même point de cette ligne, qui sera le foyer de cette seule latitude; car les rayons réfractés sur les autres latitudes, concourront plus près ou plus loin de la comète, selon qu'ils rencontreront dans l'athmosphère un air plus ou moins dense.

Chaque point de la ligne des centres prolongée au-delà de la comète, devient donc le foyer d'un système de rayons qui s'y condensent à l'excès. L'air athmosphérique qui se trouve dans ses foyers, réfléchit en tout sens une partie de ces rayons, & forme une traînée de lumière qui se tient constamment derrière la comète.

L'athmosphère se gonfle en raison inverse du carré de sa distance au soleil, puisque
c'est

c'est le rapport de sa chaleur. Plusieurs des foyers qui étaient dans l'éther lorsque la comete était fort éloignée, se trouvent dans l'athmosphère lorsque la comete s'approche de cet astre, & réfléchissent la lumière qui s'y accumule & que l'éther ne pouvait manifester, & sa queue s'allonge d'autant & à mesure que la comete s'approche du soleil.

L'athmosphère des planetes réfracte aussi les rayons solaires; mais leurs foyers sont hors de cette athmosphère, parce qu'elle est très-peu profonde, & rien ne peut les rendre visibles. Cette différence dans la profondeur des athmosphères cométaires & planétaires, tient aux états très-différens par lesquels passent les cometes & les planetes, & sera traitée dans le sixieme cahier.

L'axe des foyers est embrasé par cette quantité inconcevable de rayons qui s'y accumulent, & y sont des millions de fois plus condensés que les rayons directs. L'air athmosphérique voisin de cet axe s'est incomparablement plus dilaté, raréfié, que tout le reste de l'athmosphère, qui, pesant davantage, y accourt pour soulever la colonne aérienne qui entoure cet axe. Quelle que soit la densité commune de l'air, il est évident que cette colonne mille & mille fois plus échauffée, doit être mille & mille fois plus légère, & qu'elle doit être soulevée avec une

vitesse égale à celle d'une colonne de notre air maritime qui occuperait toute la profondeur de l'Océan.

L'air qui arrive dans la colonne des foyers se raréfie dans l'instant au milieu de ces torrens de feu qui s'y précipitent, est soulevé, projeté, remplacé par l'air continuellement affluant qui y subit les mêmes vicissitudes, & il en résulte un courant ascendant, impétueux, continu.

L'air qui arrive dans la colonne ascendante, se trouve chargé de toutes les exhalaisons qu'il a pompées à la surface du globe, & qu'il entraîne avec lui dans le pur espace par la violence de son ascension, l'air n'étant plus comprimé dans l'éther, où rien ne pèse sur lui; ces matières se coagulent en forme de brouillard autour de l'axe des foyers, & les rayons réfractés qui s'y condensent sont réfléchis par ce brouillard, qu'ils raréfient assez pour qu'il puisse laisser passer jusqu'à nous la lueur faible des étoiles.

On voit la comete se diviser en plusieurs blocs qui se dispersent, se multiplient, s'atténuent sans cesse au fond de l'atmosphère, où ils sont entraînés dans toutes les directions par la fureur des vents. Nous ne voyons de ces blocs que les plus gros qui nous en indiquent une infinité de toutes les grandeurs invisibles.

Ceux de ces petits blocs qui s'engouffrent dans la colonne émergente, sont entraînés malgré leur poids par sa rapidité; exposés chemin faisant à toute l'ardeur des rayons convergens, ils s'allument & se consomment dans le moment. Et comme le nombre de ces petits blocs est immense, & qu'ils se renouvellent sans cesse, il résulte de leur embrasement instantané une scintillation qu'on a observée dans la queue de plusieurs comètes.

La comète, en fournissant cette énorme quantité de matière, diminue à mesure jusqu'à disparaître quelquefois. Il n'en reste qu'une substance semblable à de la poussière, qui n'est que le résidu de tous ces blocs qui se font entre choqués, pulvérisés, en bondissant au hasard, & le bas de l'atmosphère devient louche, opaque.

Les blocs que nous avons vu accourir dans la colonne émergente, sont quelquefois trop gros pour qu'elle puisse les entraîner avec elle; ils y restent suspendus au milieu du courant, qu'ils divisent en plusieurs rameaux. C'est ainsi qu'un rocher qui s'est roulé dans un fleuve rapide, l'oblige à se séparer en plusieurs bras. De là ces traînées à six & sept branches, qu'on vit dans la queue de 1744 & autres.

Les blocs ne vont point vers la colonne

émergente dans un ordre symétrique, tantôt ils s'y trouvent en grand nombre, tantôt il y en a très-peu : ainsi des vapeurs. Or le moment où ces parties hétérogènes sont les plus abondantes, doit être celui du plus grand éclat dans la queue ; & lorsqu'elles sont en très-petit nombre, il se réfléchit peu de rayons. La queue doit donc briller tantôt plus, tantôt moins. De là cette intermittence qu'on y remarque souvent.

Le troisième cahier traitera de la lumière zodiacale.



III. *Stances sur l'état médiocre.* [a]

NE prêtons plus l'oreille à la voix du flatteur,
 Qui nous vante des grands la stérile puissance.
 Est-ce sous le portique où brille l'opulence,
 Que l'on voit résider le solide bonheur ?
 Non, ce trésor si rare, unique but de l'homme,
 Sous les riches lambris se trouve rarement ;
 Les grands, en le cherchant, ne suivent qu'un fan-

[a] Je hasarde quelques remarques sur cette pièce, parce que j'ai lieu de croire que son auteur à moi inconnu, a le rare mérite de souffrir patiemment une critique modérée... & qui plus est, d'en profiter.

tôme [b],

Qui toujours se dérobe à leur empressement.
 Leurs palais élevés au niveau des nuages [c]
 Et qu'ont payés si cher les faibles opprimés [d],
 O combien sur leurs toits grondent les noirs orages,
 Et que de maux divers s'y trouvent renfermés ! [e]
 Ah, cherchons loin des grands le bonheur véritable !

Les soucis, les chagrins assiégeant leurs palais,
 En éloignent toujours l'innocence & la paix ;
 Qu'ils font loin de jouir de ce bien désirable !
 Qui peut nous le donner ?... La médiocrité.
 L'homme dans cet état [f], sans craindre l'indigence,

[b] *Fantôme* est long, *homme* est court : ils riment mal.

[c] Pourquoi dit-on en poésie, *à la hauteur des nuages*, & jamais *au niveau des nuages* ? Parce que cette dernière expression est trop précise & trop mécanique, pour être poétique. Je crois voir le *niveau* dressé.

[d] Est-ce *faibles*, est-ce *opprimés*, qui est ici le substantif ? Cela est louche.

[e] La construction de cette phrase n'est pas française, le génie de la langue ne la souffre pas, même en vers.

[f] *Dans cet état* est un peu froid & prosaïque.

N'a point les embarras qu'entraîne l'opulence [g],
Et son cœur fait jouir de la félicité.

De l'attrait des faux biens voit-on son âme éprise ?

[h]

Non, non, de son état satisfait & content [i],
Rien ne peut l'obliger, humilié, rampant,
De caresser [l] l'orgueil du riche qu'il méprise.
Par leur obscurité tous ses jours sont couverts ;
Il vit heureux, tranquille & sans inquiétude,
Pendant qu'autour de lui, l'âpre [m] vicissitude
Fait essuyer aux grands les plus affreux revers.
Elevant dans les airs son orgueilleuse tête,
Le sapin est souvent abattu par les vents ;
Mais les humbles roseaux, au fort de la tempête,
Sont toujours à l'abri de ses coups impuissans.
Riches, votre état n'est [n] qu'un pompeux esclavage,

[g] Ce vers me rappelle l'heureuse expression d'Horace : *divitias operosiores*.

[h] Hélas ! oui, quelquefois par malheur.

[i] Pléonasme.

[l] Expression qui me paraît très-heureuse.

[m] J'aime encore la hardiesse poétique de cette épithète.

[n] Le repos de cet hémistiche est mal placé.

Votre grandeur dépend des caprices du sort :
 Semblable au matelot qui se voit loin du port ,
 Sa [o] fortune dépend des vents & de l'orage.
 Vous comptez des amis , mais comptez vos rivaux ;
 Vos progrès [p] à l'envie ont donné la naissance ;
 Craignez , craignez toujours la haine & la ven-
 geance ,
 Leurs bras enfanglantés creusent mille tom-
 beaux. [q]
 Ah , concluons enfin [r] qu'une vie [s] paisible ,
 Un médiocre état donnent de vrais plaisirs ;
 Pendant que la fortune inconstante , inflexible ,
 Ne peut jamais du riche assouvir les desirs.

[o] *La fortune de votre grandeur* ne se dit pas.

[p] *Progres* ne me semble pas être le mot propre.

[q] Ce vers est fort beau.

[r] Ce *Concluons enfin* est trop prosaïque.

[s] Même faute de versification que j'ai fait re-
 marquer dans le *poème des Tombeaux*. Voy. Jour-
 nal de janvier , quatrieme extrait.



IV. *Épître à une jeune demoiselle affligée.* [a]

AGLAÉ, sur votre jeunesse,
Cet âge heureux des innocens plaisirs,
Si le ciel verse la tristesse,
S'il vous condamne à pousser des soupirs,
C'est pour vous consoler bientôt avec tendresse;
C'est pour combler tous vos desirs.
Heureux les affligés ! dit le fils de Dieu même ;
Un jour ils seront consolés.
Des humains l'Arbitre suprême
Frappe ainsi les enfans qu'il aime,
Mais de ses coups jamais ils ne sont accablés.
Qui fut toujours heureux, ne l'est qu'en apparence :
Du bonheur on sent mieux le prix,
Quand on s'est vu dans la souffrance.
Que serait un tableau sans ombre & sans nuance ?
Plairait-il à nos yeux surpris ?
Jusqu'à la fin de sa carrière
Quel mortel fut toujours heureux ?
Si pendant la jeunesse il voit combler ses vœux,

[a] Cette pièce étant originaire de ce pays,
m'a paru entrer de droit dans ce Journal.

Vieux , il gémit dans la misere :
Sa douleur en est plus amere ;
De la joie aux chagrins le passage est affreux.
Puisqu'il faut essuyer l'orage ,
Aglée , ne vaut-il pas mieux
L'essuyer dans cet heureux âge
Où la gaité console & le rend moins fâcheux ;
Dans cet âge des ris , des jeux , du badinage ,
Où pour nous accabler les maux sont impuissans ?
De cent faibles vieillards en causant le naufrage ,
La douleur au tombeau ne mit jamais d'enfans.
J'ai passé comme vous , j'ai passé dans les larmes
De mes jours le triste printems :
Mon bonheur à présent a pour moi plus de charmes ;
Il n'est point de cœurs plus contens.
Je te rends grace , ô ciel , d'avoir de ta colere
Lancé sur moi les traits dès mes plus jeunes ans :
Tu ne fus pour moi si sévere ,
Que pour prévenir la misere
Où j'aurais pu tomber par mille égaremens.
De l'hiver tous les ans nous éprouvons la rage ;
Mais les froids aquilons ne soufflent pas toujours :
Du rossignol on entend le ramage
Dès que l'hiver a fait son cours.

De votre sort, Aglaé, c'est l'image ;
 Les fleurs vont naître sous vos pas ,
 Et vous verrez bientôt , si vous prenez courage ,
 Que d'un cœur vertueux les maux ne durent pas.

LIGNERES.

V. *Prospectus d'une Description des Alpes Pennines & Rhetiennes , contenant le pays de Vallais , ses vallons , montagnes , glaciers & rivières , jusqu'aux sources du Rhône , de l'Aar , de la Ruse , du Tessin & du Rhin , avec leurs divers aspects. Suivie de la Description des monts de glace des cantons d'Uri , de Schwitz , de Glaris , d'Appenzel jusqu'à Lucerne : des montagnes , vallées & glaciers de Lauterbrunn , de Grindelwald , d'Ober-Hasli , & autres endroits remarquables situés dans le canton de Berne : des phenomenes des montagnes , des curiosités naturelles qu'on y trouve , des découvertes intéressantes qu'on y a faites : de la comparaison des Alpes avec les Cordillieres , & des cabinets d'histoire naturelle qu'on trouve dans les principales villes de la Suisse. Enrichie d'une carte topographique & d'estampes sur les lieux les plus extraordinaires & les plus intéressans. Par M. Marc Bourrit, chantre*

de l'église cathédrale de Geneve. A Geneve, chez J. P. Bonnant, imprimeur, 1780.

LE livre que nous offrons au public, doit être distingué de ce tas de relations & de voyages, froides & ennuyeuses compilations, faites par des personnes qui n'ont point vu les lieux dont ils font mention, ou qui ne les ont vus qu'en passant, & sans consacrer à les observer un tems destiné à leurs propres affaires, but ordinaire de la plupart des voyages.

Il n'en est pas de même de l'ouvrage que nous proposons aujourd'hui : M. Bourrit a tout vu par ses yeux, & il a cherché à bien voir ; il ne s'est pas contenté d'un simple aperçu, vingt fois il a recommencé ses voyages dans les pays qu'il décrit, & toujours avec une attention nouvelle : aussi peut-on regarder sa description comme une peinture exacte & fidelle des lieux qu'elle embrasse ; il y a contemplé la nature sous toutes les faces qu'il a pu lui connaître ; il a suivi pas à pas la marche de ses opérations, il a essayé d'en dévoiler en quelque sorte les secrets, & se fait lire toujours avec un plaisir qui n'exclut pas l'utile. La variété de ses tableaux pittoresques, la majesté de la nature qu'il a cherché à bien rendre, les scènes touchantes qu'il décrit, plairont aux âmes honnêtes comme aux amateurs, & peut-être a-t-il

réussi à jeter de l'agrément sur un sujet qui semble n'en pas être toujours susceptible.

L'auteur n'a point négligé ce qui intéresse l'histoire naturelle de la Suisse ; les curiosités qu'il y a vues, il les décrit avec la plus grande exactitude ; les phénomènes qu'il présente, il les explique avec clarté : on y trouve entr'autres l'origine, l'accroissement & la progression de ces vastes plaines & de ces montagnes énormes de glaces, vers plusieurs desquelles il a frayé le premier une route assurée aux curieux qui y vont de toutes parts contempler les merveilles de la nature, & montrent que leurs fondemens ne sont pas aussi anciens que ceux de la terre, comme on l'avait imaginé ; il décrit leur forme, leur étendue, leur hauteur ; il offre des tables de comparaison avec les plus hautes montagnes du monde, les Cordilières ; il remonte jusqu'aux sources des principaux fleuves qui y prennent naissance, & en suit le cours ; il ne néglige pas de faire mention des mines de ces pays, les diverses sortes de pierres, de marbre, de granit, qu'on y rencontre ; les cristaux, les fossiles de toute espèce, pétrifications, coquillages, coraux, madrépores, & les cabinets d'histoire naturelle de la Suisse, où l'on en trouve : en un mot, c'est en amateur de l'histoire naturelle, qu'il a observé toutes ces beautés de divers genres ;

& c'est au peintre déjà exercé qu'il les présente. Notre auteur s'est attaché sur-tout à nous faire connaître un peuple presque ignoré, chez qui Saturne & Rhée semblent avoir établi l'âge d'or, & qu'une lettre de la nouvelle Héloïse nous a rendu si intéressant, & nous faisait souhaiter de connaître à fond.

Cet ouvrage n'est pas le premier qui soit sorti de la plume de M. Bourrit ; deux autres dans le même genre l'ont déjà fait connaître fort avantageusement : l'un est la *Description des glaciers, glaciers & amas de glaces du duché de Savoie*, qui a été traduit en anglais, & a eu déjà deux éditions dans cette langue ; l'autre est la *Description des aspects du Mont-Blanc, dédié à sa majesté le roi de Sardaigne*, a été traduit en hollandais ; & l'édition française de tous deux est totalement épuisée. Plusieurs hommes célèbres, entr'autres M. le comte de Buffon, les ont cités avec éloge, & ont fait espérer à l'auteur que celui-ci n'aura pas un moindre succès.

Pour le rendre plus intéressant & plus utile, M. Bourrit y joindra une carte topographique, avec huit gravures des endroits les plus curieux, dessinés sur les lieux même, & dont le premier mérite fera la grande fidélité. On connaît l'exactitude de notre auteur à cet égard, & personne n'ignore combien on estime ses grandes vues des glaciers de Sa-

voie faites au lavis, & combien elles sont estimées. D'ailleurs, ces gravures seront exécutées sous les yeux de l'auteur, qui s'est transporté à ce dessein à Paris, pour veiller plus particulièrement à leur perfection.

Les grandes dépenses qu'ont occasionné à M. Bourrit ses courses dans les montagnes, & les frais multipliés que lui causeront encore les gravures & l'impression de son ouvrage, l'ont déterminé à une souscription. Il ne veut que se rembourser; & il se trouvera assez récompensé, s'il reçoit du public l'accueil qu'il croit mériter.

Cet ouvrage contiendra deux volumes in-8°. Les huit gravures seront sur papier d'Hollande.

Le prix de la souscription est de 9 liv. argent de France; on paiera en souscrivant 6 livres, & le reste en recevant l'ouvrage. Ceux qui n'auront pas souscrit paieront 12 livres.

La souscription sera ouverte jusqu'au premier avril 1780.

On souscrit à Geneve au bureau d'avis, & chez l'auteur, rue Verdaine, de même qu'à la Société Typographique de Lausanne.





TROIISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. On travaille sans relâche dans notre arsenal à l'équipement d'une flotte considérable, qui doit être prête au printems prochain. On conjecture qu'elle sera partagée en trois divisions, dont l'une se rendra à Sinope, où il s'est élevé quelques troubles, la seconde fera voile pour la Morée, & la troisieme est destinée pour l'Egypte. Celle-ci, beaucoup plus forte que les deux autres, fera sous les ordres du fameux capitain-pacha, chargé de mettre à la raison les beys qui gouvernent cette province, & qui, pour s'affranchir de toute dépendance, ont massacré Ismael-Bey, que le grand-seigneur avait envoyé en Egypte, avec le titre & l'autorité de pacha.

On dit aussi qu'une de ces escadres pourrait bien être employée à réprimer les excès des corsaires qui troublent le commerce du

Levant. La Porte a en effet répondu aux plaintes qu'en a portées l'ambassadeur des États-Généraux, que si les ambassadeurs de France & d'Angleterre ne recevaient pas dans dix à douze jours des instructions satisfaisantes sur ce sujet, elle enverrait des vaisseaux de guerre pour protéger le commerce & la navigation dans ses mers. Elle a déjà témoigné à la régence de Smyrne son mécontentement de tous ces désordres.

Il est arrivé deux nouveaux navires russes venant de la mer Noire, & allant à Smyrne, avec une cargaison dont la principale partie consistait en fer. Comme cette marchandise est du nombre de celles qui ayant été importées dans ce port, ne peuvent en sortir sans le consentement préalable du gouvernement, le grand-douanier exigeait qu'on déchargeât ces navires. Sur les plaintes de l'envoyé de Russie, la Porte, sans décider la question du droit réclamé par les Russes, a permis que ces vaisseaux continuassent leur route.

P O L O G N E.

Varsovie. L'on a vu dernièrement dans cette ville, un fait extraordinaire, & qui prouve qu'on ne doit jamais se rebuter de porter des secours aux malheureuses victimes de ces accidens auxquels les manœuvres sont exposés. Un soldat des gardes à pied, nommé

nommé *Gross*, travaillant chez un maître fontainier, était descendu dans un puits, au fond duquel il s'agissait de mettre quelques poutres, & dont la charpente du haut avait été jugée encore bonne. Pendant qu'il travaillait, les quatre côtés du puits s'affaissèrent à la fois, & le couvrirent de terre & du reste de la charpente, en sorte que personne ne douta que ce malheureux n'eût été écrasé. Cependant on se mit à enlever les décombres, & l'on trouva que les poutres, en tombant, s'étaient heureusement croisées, & avaient formé une espèce de voûte sous laquelle *Gross* était resté sans être blessé. On l'en retira avec précaution, de peur que le grand air ne l'étouffât, & il s'est parfaitement rétabli. Il a demeuré quatre jours, quatre nuits & neuf heures dans le puits, tout courbé, enfoncé dans la terre jusqu'à la ceinture, ne pouvant dans cette pénible situation faire aucun usage de ses mains. Pendant cet espace de tems, il n'a pu faire d'autres fonctions que celle d'uriner deux fois; & ce besoin était précédé de défaillance & d'une sueur abondante, après quoi il éprouvait une soif ardente avec une amertume dans la bouche, qui l'avait engagé à ronger & fucer la pourriture du bois dont il était environné.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'impératrice-reine vient d'ériger en ville libre la ville de Cinq - Eglises dans la basse-Hongrie. On se flatte que cette franchise procurera de grands avantages. Depuis que Carlsbad a obtenu la même faveur, le commerce y fleurit de plus en plus.

Ratisbonne. La diète a repris ses séances interrompues par les vacances du carnaval. Il y sera question de l'accession de l'Empire au traité de Teschen ; & comme quelques états avaient paru désirer qu'on insérât dans l'acte de ratification la clause , *sauf les droits de chacun* , il a paru une note destinée à montrer les inconvéniens qui résulteraient d'une pareille réserve , qui rendrait la plupart des conditions de ce traité incertaines , & susceptibles d'une décision arbitraire. Ainsi l'on s'attend que tous les états de l'Empire donneront leur consentement pur & simple , sans aucune réserve.

Berlin. Le roi continuant de porter son attention sur l'administration de la justice , a fait publier un règlement concernant la manière dont il sera procédé dans les différends entre les seigneurs propriétaires , & leurs vassaux. Voulant en même tems éclairer la conduite des magistrats des juridictions municipales de ses états , S. M. a nommé M. Baumgarten , conseiller du tribunal

de la chambre, commissaire pour recevoir & examiner les plaintes que les particuliers se croiront fondés à porter contre les juges municipaux.

I T A L I E.

Florence. Le grand-duc a publié une ordonnance qui enjoint à tous les supérieurs des ordres monastiques dans ses états, de veiller soigneusement sur la conduite de leurs religieux, & de leur faire suivre exactement les constitutions & les regles de leur ordre, rendant les supérieurs responsables des désordres & du scandale que leurs religieux pourraient occasionner.

Le sénat de Venise vient de publier un décret par lequel il accorde le privilege d'avoir des vaisseaux en propriété, à tous ceux de la nation juive, qui, jusqu'à la date du décret, ont payé à l'état 150 ducats de taxe par an.

François-Marie d'Est, duc de Modene, est mort dans le courant de février, âgé de quatre-vingt-deux ans. Le prince héréditaire, Hercule-Renaud, son fils, qui lui a succédé, est né en 1727, & n'a qu'une seule fille, Marie-Béatrice, épouse de Mgr. l'archiduc Ferdinand Charles, frere de l'empereur, & gouverneur de Milan.

E S P A G N E.

Madrid. On a reçu de Saint-Roch l'avis

que tous les bâtimens anglais étaient successivement entrés dans la baie de Gibraltar avec leurs prises, parmi lesquelles on compte cinq vaisseaux de guerre, en y comprenant le *Guiposcoa* qui escortait le convoi de Bilbao. On a procédé depuis lors à l'échange des prisonniers, proposé par l'amiral Anglais; & l'on a été instruit par D. Langara & ses officiers, de quelques nouveaux détails sur le combat du 16 janvier. Le *San Domingo* ayant placé ses canons de retraite sur la grande chambre, au-dessous de laquelle est la sainte-barbe, on suppose que sa perte a été causée par une étincelle qui aura passé entre les planches, & mis le feu aux poudres. Lorsque le *Phénix* eut été forcé d'amener son pavillon, M. Macbride, capitaine du vaisseau anglais le *Bienfaisant*, considérant que la petite vérole d'une espèce maligne, qui infectait son vaisseau, exercerait bientôt les mêmes ravages sur le *Phénix*, s'il y faisait passer quelques-uns de ses gens, envoya dire à M. de Langara, que par ce motif, & en considération de sa belle défense, il lui offrait de le laisser sur le *Phénix* avec ses officiers & son équipage, moyennant qu'il répondît d'eux. L'amiral Espagnol accepta cette offre avec reconnaissance, & il a rempli avec la plus grande délicatesse les engagemens qu'il avait pris à ce sujet.

Le roi a récompensé les officiers & les équipages de cette escadre; même ceux qui, selon l'ordre du commandant, ont forcé de voiles, & ne se sont pas trouvés au combat. D. Langara a été fait lieutenant-général, & tous les autres officiers avancés chacun d'un grade. Les veuves ou autres parens de ceux qui ont péri dans l'action, n'ont pas été oubliés.

On dit qu'il entrait dans les instructions de l'amiral Rodney, de tâcher de détruire le fort d'Algésire, parce que c'est là le *rendez-vous* des vaisseaux espagnols qui entrent dans le détroit. Il a effectivement tenté une attaque; mais elle a été rendue infructueuse par la vigilance & l'activité de D. Barcelo, qui a forcé l'ennemi à se retirer.

Les Anglais ont appareillé le 13 février de la baie de Gibraltar, avec vingt-deux vaisseaux de ligne, deux frégates & douze bâtimens de transport, & ils sont sortis du détroit sans être inquiétés. Les officiers Espagnols, à qui le roi avait laissé plein pouvoir d'attaquer les Anglais, ou de rester à Cadix, ont jugé qu'il valait mieux se mettre en état d'ouvrir de bonne heure la campagne dans la Manche, que de hasarder un combat dont l'issue était incertaine, & qui, même en cas de victoire, aurait nécessairement occasionné des retards qui les auraient empêchés de se

rendre à Brest au tems marqué. Ainsi les vaisseaux français retourneront au plus tôt dans ce port, & D. Gaston s'y rendra lui-même après l'équinoxe.

Au reste, quoiqu'on ne puisse plus se flatter de réduire Gibraltar par la famine, S. M. n'a pas renoncé au dessein d'en faire la conquête. On va commencer un siège en forme, & l'on se dispose à le pousser avec vigueur.

F R A N C E.

Paris. M. le comte d'Aché, vice-amiral de France depuis 1770, étant mort le 16 du mois passé, le roi a nommé à la place que cette mort laissait vacante, M. le comte d'Aubigné, qui a eu l'honneur d'en faire ses remerciemens à S. M. M. le marquis de la Fayette & M. le comte du Chaffault ont successivement eu l'honneur de prendre congé du roi & de la famille royale. Le premier va rejoindre l'armée des Etats-Unis, où S. M. lui a permis de servir en qualité de major-général des troupes Américaines. Le second est retourné à Brest, où l'on continue à dire qu'il prendra le commandement d'une escadre.

Il a paru deux ordonnances du roi : la première, registrée en la cour des aides, est relative à la taille & à la capitation, dont S. M. a voulu déterminer le montant d'une manière invariable pour chaque généralité,

afin de prévenir les abus qui réfultaient des augmentations fucceffives & inattendues de ce tribut. On a pris pour bafe de cette fixation les impositions de 1780, parce que, malgré la guerre, elles font encore les mêmes qu'en 1779. La féconde déclaration, regiftrée en parlement, porte prorogation pour dix ans, de la perception du fécond vingtième.

S. M. attentive à raffembler, pour la continuation de la guerre, des reffources qui s'accordent avec fes vues générales d'adminiftration, vient encore d'abolir le droit annuel que payaient les titulaires des offices, en les affranchiffant de ce droit pour huit ans, moyennant le paiement d'avance de fix années. Ce nouvel arrangement réunit l'avantage de procurer une fomme confidérable, à celui de difpenfer des frais d'un recouvrement annuel, & de favoriser ainfi la réforme des bureaux établis dans les provinces pour la perception de ce droit. D'ailleurs les perfonnes même que ce règlement concerne, y trouveront leur avantage, puifqu'elles ne feront plus expofées au danger de perdre leurs offices, comme il arrivait précédemment lorsqu'elles ne payaient pas le droit avant une époque précife & rigoureuſe.

Les réformes économiques continuent.

Les maisons de Monsieur & de Madame ont été réunies, & n'en font plus qu'une. Il en est de même de celles de Mgr. le comte & de mad. la comtesse d'Artois : les tables des deux maisons passent pour être supprimées. On parle aussi de changemens considérables qui doivent s'effectuer dans la ferme du tabac & la perception des gabelles. M. Necker veut, dit-on, supprimer une grande partie des droits sur le tabac & le sel, de sorte que la livre de tabac ne se vendrait plus que 40 sols, & que celle du sel serait réduite à 7.

Ce directeur des finances, secondé pour cet objet par madame son épouse, s'occupe beaucoup aussi des moyens de réformer l'administration des hôpitaux, & de rendre les prisons de la capitale moins mal-saines.

Le roi a fait une nombreuse promotion d'officiers-généraux dans ses troupes. Vingt officiers Suisses y ont été compris, dont trois sont nommés lieutenans-généraux, douze maréchaux de camp, & cinq brigadiers. Les lieutenans-généraux sont, MM. *de Zurlauben*, *d'Erlach de Riggisberg*, *de Diesbach de Belleroye*. Les maréchaux de camp sont, MM. *Bachman* de Glaris, comte *d'Erlach*, de Fribourg, *de Vigier de Steinbrugg* de Soleure; *Amédroz* de Neuchatel; le colonel *de Salis* de Marschlitz; *Salis* de Samade; *Constant* de Lausanne; *Hartmannis* des Gri-

sons; *de Lallin de Château-vieux*, de Geneve; *Escher* de Zurich; *d'Hemmel* de S. Gall; & *d'Altermatt* de Soleure. Les brigadiers sont, MM. *d'Affry* fils, & *de Castella* de Fribourg; *de Mayenfisch* de Kayserstuhl; *de Courten* du Vallais; & *Steiner* de Zurich.

La cour a publié des observations détaillées sur le mémoire justificatif de la cour de Londres. Mais on ne se bornera pas à ce genre de defense. Il a été résolu de secourir puissamment les Américains. On équipe déjà pour cet effet douze vaisseaux de haut bord, qui doivent mettre à la voile au plus tôt, avec plusieurs frégates, bâtimens de transport, brûlots, &c. & un nombreux corps de troupes. C'est à M. du Chaffaut que le bruit public donne le commandement de cette escadre. On ajoute qu'il sera embarqué trente mille uniformes & autant de fusils pour les troupes des Etats-Unis.

Brest. L'escadre de M. de Guichen a esquivé quelques coups de vent. Deux bâtimens de transport qui en ont été séparés, se sont réfugiés, l'un à Nantes, & l'autre à l'Orient; & le *Conquérant*, vaisseau de 74 canons, est rentré ici en assez mauvais état, mais il a été bientôt réparé. Outre l'escadre destinée pour l'Amérique septentrionale, on travaille encore à l'armement d'une autre, composée de cinq vaisseaux de ligne, & qu'on suppose des-

tinée pour l'Inde, sous le commandement de M. de Ternay. Ces escadres particulières n'empêcheront pas d'avoir une flotte considérable dans la Manche : il passe toujours pour constant qu'elle sera commandée par M. d'Estaing.

A N G L E T E R R E.

Londres. Le parlement continue ses séances ; & quoique le ministère y ait conservé sa supériorité, elle a cependant été si peu considérable sur plusieurs objets, qu'on peut s'attendre à voir le parti de l'opposition prendre le dessus, d'autant plus qu'il paraît se fortifier de jour en jour : c'est l'effet que doivent naturellement produire les associations, contre lesquelles les ministres se sont aussi fortement élevés. Plusieurs seigneurs, lords-lieutenans des comtés qui sont entrés dans ces associations, ont reçu leur démission de ces charges. Les débats dans les deux chambres ont principalement roulé sur la réforme de liste civile, & les autres moyens de diminuer les dépenses, conformément aux pétitions des comtés associés. Plusieurs des motions faites à ce sujet, n'ont pas encore été discutées.

Lord North a présenté l'état des dépenses pour cette année. Il les évalue à environ 21 millions sterling, & a proposé d'y pourvoir par des billets de l'échiquier, par la taxe sur

les terres & sur la drèche, par 2 millions & demi de la caisse d'amortissement & par un emprunt de 12 millions. La chambre des communes avait déjà voté 385 mille 381 livres sterling pour les dépenses ordinaires de la marine, & 697 mille 903 livres pour les dépenses extraordinaires pendant l'année courante; mais il a été ordonné de déposer sur la table des comptes spécifiés de l'emploi qu'on a fait des sommes votées l'année dernière pour le même objet, en distinguant les divers articles de dépenses faites & payées depuis le premier janvier jusqu'au 31 décembre 1779. Les propositions du ministre, relatives à l'emprunt, ont aussi passé à la grande pluralité; mais il n'a pas encore fait connaître son projet sur les nouvelles taxes à établir, pour fournir aux intérêts de cet emprunt. Le parlement sera dissous après cette session, & il s'agira d'en élire un nouveau. On a déjà accusé à ce sujet les ministres de faire des menées pour procurer l'élection de membres dévoués à la cour. Milord North n'a pas trouvé dans la compagnie des Indes la même docilité à se prêter à ses vues, que dans le parlement. Son projet a été rejeté dans une assemblée générale des intéressés, parce qu'il ne voulait renouveler la charte de la compagnie que pour dix ans, outre les trois ans d'avertissement que lui accor-

dent les actes du parlement. Les principales conditions, outre celle-là, étaient que la compagnie conserverait les revenus territoriaux du Bengale, & autres; qu'elle prêterait au gouvernement un million sterling pour dix ans sans intérêt; qu'elle ferait en tout tems aux propriétaires un dividende de huit pour cent, & qu'elle céderait au gouvernement ses profits en sus de ces huit pour cent, jusqu'à la concurrence de huit pour cent aussi; mais que si les revenus venaient à excéder le seize pour cent, ce surplus appartiendrait aux actionnaires, & serait employé à diminuer les dettes de la compagnie, & à augmenter les dividendes. Les propriétaires ont présenté un autre plan, portant en substance, que la charte sera renouvelée pour vingt ans; que la compagnie prêterait au gouvernement un million à deux pour cent; qu'après avoir prélevé les huit pour cent en faveur des propriétaires, on appliquera annuellement 100 mille livres sterling à l'acquit de ce million, & que le surplus sera partagé également entre le gouvernement & les propriétaires, à la disposition du parlement. Lord North a refusé ce plan, & dit aux députés, qu'il allait faire déclarer à la compagnie sa dissolution au bout de trois ans; mais on présume qu'il y aura un accommodement.

Enfin, la cour a reçu & publié les dépê-

ches de l'amiral Rodney. Elles confirment la prise du convoi de Biscaye, & les détails publiés par les Espagnols sur le combat du 16 janvier, dans lequel les Anglais ont eu 32 hommes tués, & 102 blessés. Les troupes, les munitions de guerre & de bouche, & l'argent qu'on envoyait à Gibraltar, ont été débarqués, la garnison de la place complètement pourvue, & la forteresse mise en état de braver tous les efforts de l'ennemi; enfin, des secours de tout genre ont été expédiés à Minorque, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre.

L'amiral Digby, dont l'escadre est heureusement rentrée à Spithéad avec les cinq vaisseaux de guerre pris sur les Espagnols, nous a aussi appris qu'après être sorti du détroit sans avoir été inquiété, l'amiral Rodney s'était séparé de lui le 18 février, & avait continué sa route vers les isles, avec quatre vaisseaux seulement. Le 23, M. Digby découvrit un convoi français de deux vaisseaux de guerre, &c. & il eut le bonheur de s'emparer du *Protée*, vaisseau de 64, commandé par M. du Chillau, & de trois bâtimens de transport. Ces quatre prises sont aussi rentrées avec son escadre. On a trouvé à bord du *Protée* une somme considérable en especes: on assure qu'elle est au moins de 60 mille livres sterling.

Les nouvelles qu'on a successivement reçues de l'amiral Parker, confirment la prise des neuf bâtimens français sous le convoi de l'*Aurore*, que la cour de France avait déjà publiée. Elles annoncent en outre celle des autres frégates françaises, la *Blanche* & la *Fortunée*, & celle du navire espagnol le *S. Carlos*, percé pour 64 canons, & n'en ayant que 52, chargé de canons, fusils, uniformes, &c. & allant de Cadix à Omoa. C'est le *Salisbury*, vaisseau de 50 canons, commandé par le capitaine Junis, qui s'est emparé du *S. Carlos*. Tous ces avantages sont un peu contrebalancés par la perte d'Omoa, qu'une maladie épidémique a contraint d'abandonner à l'approche des Espagnols, & par le désastre de la flotte marchande partie de la Jamaïque le 24 janvier, & qui a été dispersée par les vents. Il n'en est encore arrivé que deux vaisseaux : on est fort inquiet sur le sort des autres.

P R O V I N C E S - U N I E S.

Lo Haye. Le chanvre & le lin trouvés à bord des navires pris par le commodore Fielding, ont enfin été condamnés par l'amirauté anglaise, comme marchandises de contrebande. Elle a ordonné de produire les preuves de propriété du fer qu'il y avait à bord. Deux autres de ces navires ont été condam-

nés , parce qu'ils avaient des lettres de franchise de S. M. T. C. Trois ont été relâchés à condition : 1°. qu'ils remettront leurs cargaisons aux commissaires de la marine anglaise ; 2°. que le prix n'en sera payé qu'après qu'on aura considéré à qui il est dû.

On ignore toujours la résolution que LL. HH. PP. prendront sur cette affaire. En attendant , il a été nommé un conseil de guerre , pour examiner & juger la conduite de l'amiral Byland.

F I N.

T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- | | |
|---|-------------|
| I. <i>Shakespeare.</i> | p. 3 |
| II. <i>Le Café politique de Londres , ou Pasquin dans la loge des Anti-Gallicans à Londres.</i> | |
| III. <i>Testament politique de l'Angleterre.</i> | ibid.
39 |
| IV. <i>Essai sur la colonie de Sainte - Lucie , suivi de trois mémoires , &c. Second extrait.</i> | 58 |

II. PARTIE. Pièces fugitives.

- | | |
|--|-----|
| I. <i>L'agréable Campagne.</i> | 74 |
| II. <i>Des comètes. In-8°. 140 pages, avec figures, par M. Ducarla.</i> | 94 |
| III. <i>Stances sur l'état médiocre.</i> | 100 |
| IV. <i>Épître à une jeune demoiselle affligée.</i> | 104 |
| V. <i>Prospectus d'une Description des Alpes Pennines & Rhétiennes , &c.</i> | 106 |

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

III

